

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

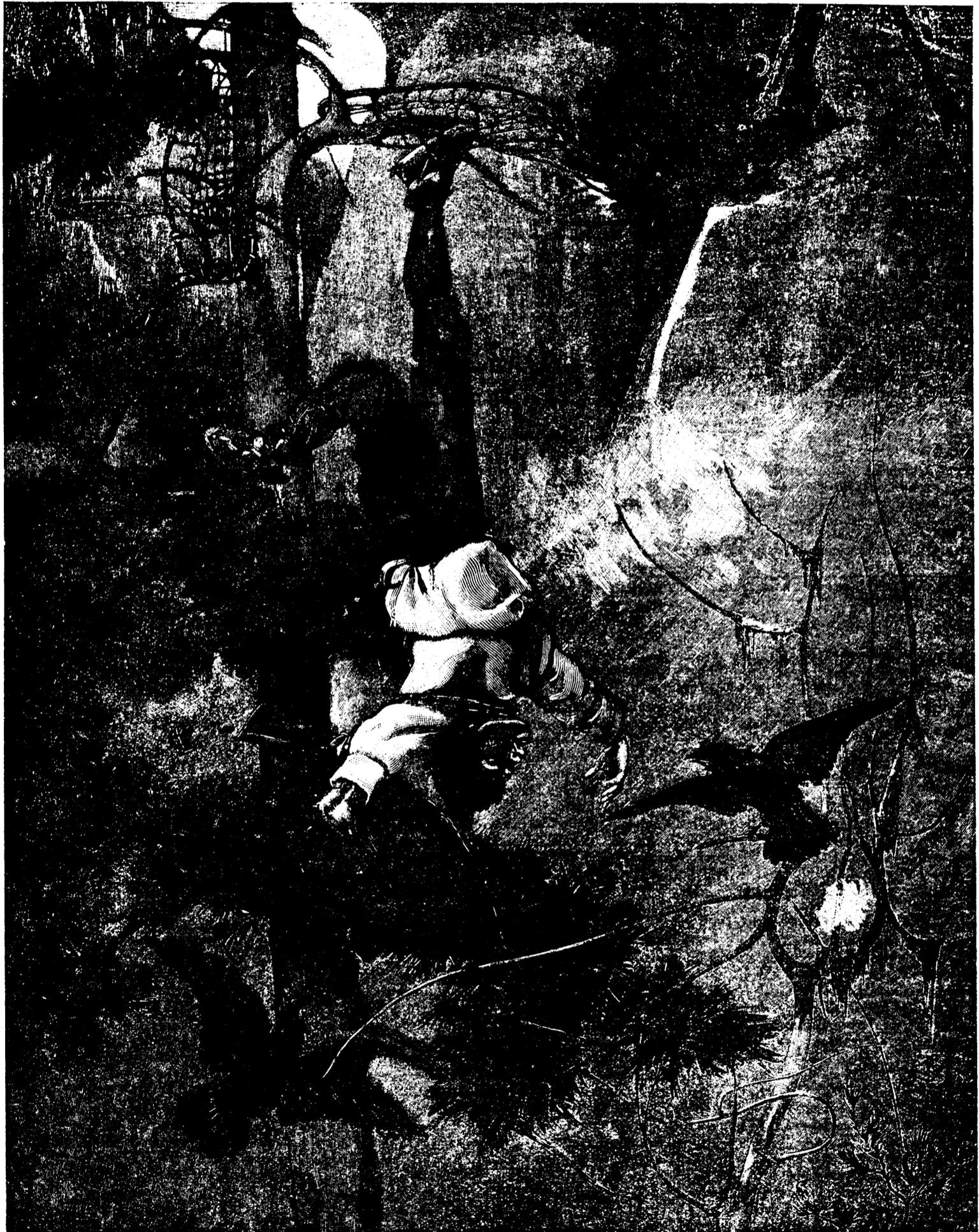
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 464—SAMEDI, 25 MARS 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA CHASSE A LA COLOMBIE — UNE TERRIBLE CATASTROPHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 MARS 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Soleils d'hiver, par Joseph Nolin.—Nos gravures : Le meurtra d'Archimède ; La chasse à la Colombie ; L'incendie de Saint-Jean, P. Q.—Poésie : Vieille Rancune, par Léon de La Morinière.—Nos core pondants à l'étranger : Léon de La Morinière, par Jules Saint Elme—Tante Sophie, par Jules Lanos—Carnet du "Monde Illustré," par Jules St-E. Primes du mois de février.—Arbre de la sainte Vierge, à Mariah.—Les fantômes, par X.—Notes et faits : L'origine de la valse ; Plus bizarre que la tour Eiffel.—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jacoliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—La chasse à la Colombie : Une terrible catastrophe.—Portrait de M. Léon de La Morinière.—Le meurtra d'Archimède pendant le siège de Syracuse.—Le grand incendie de la manufacture de vaiselle de St-Jean, P. Q. : Vues des ruines.—Arbre de la Ste-Vierge dans le jardin de Laume.—Gravures des feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

ENTRE-NOUS



ne parle que de cures extraordinaires.

Après les étonnantes découvertes de Jenner et de Pasteur, est-il vrai que l'on ait trouvé le moyen de guérir de l'alcoolisme et de l'épuisement !

Est-il vrai que ces deux grands problèmes peuvent être résolus ?

Je ne sais si on peut répondre affirmativement, d'une manière absolue, mais il est certain que plusieurs personnes affirment avoir été guéries de l'alcoolisme, au moyen de quelques injections hypodermiques d'un liquide dont j'ignore la composition.

Un de ceux qui prétendent avoir bénéficié de cette découverte, s'exprimait ainsi :

"Vous ne pouvez vous imaginer tout ce que j'ai souffert depuis dix ans que j'étais atteint de cette terrible maladie de boire, et il faut l'avoir eue pour s'en faire une idée.

"Ce n'est pas une passion, un goût immodéré pour les boissons enivrantes que l'on éprouve, comme beaucoup de personnes se le figurent, ce n'est pas la saveur de l'alcool que l'on recherche, c'est son effet, c'est l'ivresse avec ses ahurissements et ses cauchemars que l'on veut se procurer au plus vite. Les fumeurs d'opium sont des malades du même genre.

Je pouvais rester deux, trois mois sans prendre un verre de *gin* ou de *rye* et même sans en éprouver le besoin ni la tentation ; je travaillais avec énergie, j'étudiais, je me sentais plus fort, j'avais l'intelligence plus vive et je me croyais guéri, quand un beau jour, sans réfléchir, machinalement, fatalement je trempais mes lèvres dans un verre de liqueur....

"C'était fini, j'étais repris par la terrible force inconnue à laquelle je ne pouvais résister ; il me fallait un autre verre, puis trois, puis dix, et je buvais ainsi jusqu'à perdre la tête.

"Le sommeil lourd qui me terrassait ensuite ne faisait que reposer un peu la bête, mais au réveil il me fallait boire encore, boire toujours, jusqu'au délire complet. Alors l'estomac, abimé, refusait de fonctionner et d'admettre encore une goutte du liquide maudit, et j'étais malade à mourir.

"Je me remettais sur pied, promettant bien au médecin, qui me prédisait que cela me jouerait un mauvais tour, que jamais je ne succomberais, mais ce sont là serments d'ivrogne !

"Les rechutes étaient devenues si nombreuses, que je me sentais glisser rapidement vers la fin, c'est-à-dire l'apoplexie foudroyante ou la folie... et me voilà guéri !

Me voilà guéri par quelques injections, mais tellement guéri que je ne puis même pas voir, vous entendez bien, voir quelqu'un prendre un verre de vin.

*** J'admets l'exactitude de ce que dit ce brave homme qui a l'air sincère et très content de son sort, mais ne vous semble-t-il pas que le remède va un peu loin ?

Etre incapable de boire ou de *voir boire* un bon verre de vin de France, juste au moment où l'on est sur le point de conclure un traité qui diminuera les droits sur les jus des vignes françaises ! La dose doit être trop forte.

Que l'on nous injecte sous la peau un antidote quelconque qui nous empêche d'avaler les produits des distilleries d'Ontario et qui guérissent les ivrognes, parfait ! mais, de grâce, messieurs de la Faculté, gardez-vous bien de nous enlever le goût modéré des bons vins et des fines liqueurs.

Et puis, réfléchissez aux conséquences de votre découverte ou plutôt de son application générale, car il faut voir les deux côtés de la question, ce serait l'appauvrissement, la ruine de la caisse publique !

*** Ce qu'il y a surtout à craindre, c'est l'excès d'admiration et d'enthousiasme que peut créer cette découverte et les conséquences qui en résulteront.

Voyez-vous d'ici les sociétés de tempérance totale se mettre à la tête d'un mouvement ayant pour but de rendre obligatoire la vaccination alcoolique ? Et cela basé sur les meilleures raisons et les plus grands mots du monde, comme il ne peut manquer d'arriver, étant donné l'esprit d'exclusivisme qui anime les membres de ces sociétés.

Tout petit bonhomme en arrivant au monde, devrait être vacciné contre l'alcool, comme on le vaccine actuellement contre la variole, et il en résulterait les plus fâcheux événements.

La culture de la vigne, de l'orge, des houblons, du seigle et de tout les grains servant à la fabrication des alcools serait réduite à sa plus simple expression, puisque les gosiers qui écoulent les produits de la distillation feraient défaut.

Les contrebandiers seraient ruinés.

Les hôteliers feraient faillite.

Les employés du revenu de l'intérieur, section des boissons, seraient mis à la porte, par suite de l'inutilité de leurs services.

Le trésor deviendrait poitrinaire et la banqueroute, la hideuse banqueroute surgirait bientôt des ruines générales.

J'irai même plus loin, en disant que le jour où la vaccination alcoolique deviendrait obligatoire, la religion catholique serait bien près de disparaître, ce qui peut paraître superbement idiot, mais me semble d'une logique irréfutable.

En effet, si tous les seringués, vaccinés, inoculés éprouvaient les mêmes effets que ceux ressentis par le brave citoyen dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire si personne ne pouvait boire ni voir boire de vin, il est incontestable qu'aucun prêtre ne pourrait plus célébrer la messe et que pas un assistant ne tolérerait que l'on bût le vin des burettes devant lui.

Plus de vin, plus de messe.

Plus de messe, plus de culte.

Quod erat demonstrandum !

Le bon père Murphy, l'un des découvreurs du grand remède anti-alcoolique, n'a peut-être pas pensé à cet effroyable résultat, et si je le lui signale humblement, c'est pour qu'il modifie la dose en conséquence.

*** L'alcoolisme étant reconnu comme la base, la cause de la plupart des crimes et des cas de folie, il est évident que ces maux disparaîtraient, en même temps que leur cause, par suite de la vaccination susdite ; mais voyons où cela nous conduirait :

Les avocats de cour d'assises n'auraient plus de causes.

Les gardiens de la paix deviendraient choses du passé.

Les bourreaux n'auraient plus de raison d'être.

Les asiles d'aliénés seraient forcés de fermer leurs portes et leurs propriétaires réduits à la mendicité, genre de vie auquel ils ne sont pas habitués.

Les prisons, leurs gardiens, leurs fournisseurs, à quoi cela servirait-il ?

Les magistrats de police, les recorders, etc., qu'en faire ?

Bref, une foule de braves gens qui vivent indirectement du crime en seraient réduits à se nourrir de privations, ce qui n'est pas très réconfortant.

*** Guérir de l'ivrognerie est cependant un grand bien, mais que dire d'un remède qui supprime presque la vieillesse !

On dit qu'il existe cependant ; c'est le merveilleux liquide de Brown Séquard, l'élixir de longue vie, fontaine de Jouvence qui rend la force aux vieillards, rajeunit, reverdit ; le liquide que Méphisto donna au Faust à cheveux blancs pour devenir le Faust jeune et beau, amant de Marguerite !

Force, jeunesse, plaisirs, printemps, tout cela contenu dans quelques gouttes ! Quel rêve ! !

Les vertus de ce liquide de Brown-Séquard, niées par les uns, prônées par les autres, ont été un sujet de nombreuses discussions, depuis plusieurs années, et si j'en parle aujourd'hui, c'est parce qu'on m'affirme qu'un médecin de Montréal vient de s'en servir avec le plus grand succès.

Je veux bien croire qu'on en ressentit d'excellents effets, mais, je vous en prie, ne croyez pas qu'on ait trouvé le secret de ne plus mourir.

On ne le trouvera jamais.

*** De tous côtés on prépare des envois pour l'exposition de Chicago et l'émulation que l'on constate partout prouve que la grande lutte pacifique des nations sera des plus intéressantes et provoquera un effort plus prodigieux encore pour l'exposition de Paris qui aura lieu à la fin du siècle.

Mais cette dernière n'est encore qu'à l'état de projet et nous avons à nous occuper que de celle de la métropole de l'Ouest américain.

Quelle figure y ferons-nous ? impossible de le prévoir, mais il faut espérer que les plus proches voisins de la république du Nouveau-Monde n'y paraîtront pas trop dépaysés.

J'ai vu dernièrement, comme vous, du reste, les travaux que les Frères de la doctrine chrétienne se proposent d'envoyer et je les ai examinés avec d'autant plus d'attention que mon fils, Pierre, élève de la maison, y a collaboré.

Je dois dire, bien vite, pour ne pas froisser sa modestie, que ses cartes figurent dans un coin que j'ai baptisé, sans trop de cruauté, je crois, le *musée des horreurs*.

A côté de ces monstruosité, œuvres parfaitement originales des commençants, futurs génies peut-être du vingtième siècle, se trouvent de bonnes choses, en calligraphie surtout, qui ne semblent pas se trouver mal du voisinage qui forme repoussoir.

On sait du reste que les meilleurs calligraphes sortent des écoles des Frères.

Les tableaux d'écritures les plus remarquables sont l'œuvre d'anciens élèves, mais n'ont pas été exécutés à l'école, leurs auteurs ont fait de la calli-

graphie leur métier et on me dit qu'ils en vivent très bien.

Mais ce n'est pas là le seul but que se proposent les Frères et ils ont bien raison, car les positions de calligraphes sont assez rares. Ils veulent surtout former de bons commerçants, de bons teneurs de livres, c'est-à-dire leur donner une instruction pouvant leur servir dans la vie, et dans les positions où une bonne écriture, c'est-à-dire la forme, est nécessaire.

Quand à l'instruction proprement dite, au fond, aux idées, c'est autre chose et c'est une chose que les Frères ne perdent pas de vue, je l'espère.

On peut être excellent calligraphe et profondément ignorant, et le mot d'un expert en calligraphie est bien connu : " Je ne conçois pas, disait-il, l'enthousiasme de certaines personnes pour Napoléon ; j'ai vu l'écriture de ce prétendu grand homme, à peine s'il formait ses déliés."

Un pareil jugement peint l'individu, mais je ne veux pas dire pour cela que tous ceux qui écrivent admirablement bien soient des imbéciles de cette force, ce serait absurde.

A ces très beaux tableaux de calligraphie, je préfère de beaucoup l'écriture courante, les devoirs bien faits de certains élèves des Frères ; cela tire moins l'œil, mais le travail est plus sérieux.

* * Nous vivons à une époque assez tourmentée à tous les points de vue, et le mot de réforme est dans toutes les bouches, bien que l'on ne s'entende pas toujours sur les changements à opérer.

Il est cependant un point sur lequel tout le monde devrait être d'accord en ce qui concerne l'instruction, c'est que si un programme d'étude reste longtemps le même, il arrive forcément un moment où il ne suffit plus aux besoins du temps qui progresse toujours.

Mais vous savez, malheureusement, qu'au lieu de chercher à s'entendre on se chamaille comme chiens et chats.

Les uns crient à tue tête que tout est mauvais dans l'enseignement de notre pays, et de notre province surtout, tandis que les autres s'égosillent avec non moins d'énergie à dire que rien n'est plus parfait.

Il est évident qu'en cela, comme en toute chose, la vérité se trouve dans un terme moyen.

Il ne s'agit pas de fermer la porte à toutes les réformes possibles, ni de casser les vitres pour les faire entrer dans l'école.

* * J'ai entendu dire que le Conseil de l'Instruction Publique se réunit vers le milieu de mai et que les membres de cette commission supérieure ont l'intention de revoir complètement les livres d'études autorisés jusqu'à présent, et qu'on élaguera tous ceux qui ne répondent plus aux besoins actuels ou qui ont été acceptés un peu trop à la légère.

Ce sera certainement une bonne chose, mais ne pourrait-on pas profiter de cette occasion pour connaître les vues et systèmes des principaux partisans des réformes et des plus réfractaires à tout changement ?

Ce serait peut-être un moyen de faire faire un pas à cette importante question qui passionne tant de monde, l'instruction de nos enfants.

Le conseil voudrait-il aussi consacrer quelques séances à la discussion d'un point des plus sérieux : le meilleur moyen à adopter pour enseigner aux élèves les matières d'un programme ou de tout programme quel qu'il soit en le moins de temps possible.

* * C'est un mahométan, sujet de la Sublime Porte, qui terminera cette causerie de carême :

On rapporte qu'un Turc qui avait passé à Paris le temps du carnaval, racontait au sultan, à son retour à Constantinople, que les Français devenaient fous en certains jours, mais qu'un peu de cendres, qu'on leur appliquait sur le front, les faisait rentrer dans leur bon sens.

N'est-elle pas curieuse cette impression produite sur un Turc par les folies du mardi-gras et la cérémonie du mercredi des Cendres ?

N'en rions pas trop cependant, car nous nous trompons souvent en jugeant les mœurs des étrangers.

LÉON LEDIEU.



SOLEILS D'HIVER

Sortons, veux-tu ?... Voici l'aurore.
Il a gelé pendant la nuit.
Au premier rayonnage, se colore
Un dernier nuage qui fuit...
Oh viens !... la matinée est belle...
Le givre à ta vitre étincelle,
Arabesque étrange et charmant.
On dirait une mer profonde
Où s'agit au plus creux de l'onde
Une forêt de diamant.

Sur un fond d'azur admirable,
—L'air est si pur en nos climats—
On voit briller à chaque érable
Un diadème de frimas...
Et jusque à la plus haute branche,
Comme un tissu de mousse blanche,
S'enroule un duvet de cristal,
Tantôt qu'un sapin, noir et sombre,
A côté, profile son ombre
Devant le ciel occidental.

Tiens, vois !... parmi les branches nues,
S'ébat un essaim d'oiseaux blancs.
L'aurore a vu tomber des nues
Ces avant-coureurs du printemps.
Parlons plus bas !... La troupe ailée
Au moindre bruit prend sa volée
Et part pour ne plus revenir.
C'est ainsi que parfois s'envole,
En notre âme, la bande folle
De nos beaux rêves d'avenir.

Un jour, enfant, sur notre tête
L'âge mettra des cheveux blancs.
Trop tôt, hélas !... Car rien n'arrête
La marche rapide des ans.
Nos fronts se garniront de givre.
De la coupe qui nous enivre
Le flot deviendra plus amer.
L'homme a son printemps, son automne,
Et la vieillesse monotone
Ressemble au monotone hiver.

Et nos souvenirs, heureux songes,
Sylphes au sourire moqueur,
Rêves d'autan, riants mensonges,
Papillons blancs de notre cœur...
Vous serez les oiseaux de neige
Dont le doux et joyeux cortège
Viendra chamer nos tristes jours
Lorsque sur nos têtes fanées
L'âge, ce frimas des années,
Se sera posé pour toujours.

Joseph Malin

NOS GRAVURES

LE MEURTRE D'ARCHIMÈDE

Nous connaissons tous l'histoire d'Archimède, qui tout occupé de la solution d'un problème, se laissait tuer par un soldat romain plutôt de s'interrompre... On prétend qu'il incendiait les vaisseaux avec des miroirs ardents, qu'il les faisait sauter en l'air avec des constructions mécaniques, qu'il avait découvert le mouvement perpétuel... Dans tous les cas, il a laissé des ouvrages qui suffisent à justifier sa réputation de savant et d'inventeur.—La ville de Syracuse a élevé une statue à cet illustre Sicilien.

LA CHASSE A LA COLOMBIE

Mel-Give-Ken, à la Colombie, présente une grande masse de roches dominant un précipice terrible. Pour en faire l'ascension afin de chasser la chèvre de montagne, il n'existe qu'un seul chemin, très dangereux. Mais, en dépit des accidents, les chasseurs persistent à poursuivre le gibier dans ses repaires, et même en hiver, avec des raquettes.

Les guides indiens peuvent vous montrer quelques arbres sombres, s'élevant auprès d'une crevasse inaccessible du Mel-Give-Ken, et autour de laquelle des corbeaux tournoient lentement dans le brouillard.

C'est là qu'un chasseur trouva dernièrement la mort. Monté sur ses raquettes, toute son attention concentrée sur la poursuite du gibier, sa chaussure avait glissé. Il essaya en vain de garder l'équilibre sur ce bord uni, étroit et glissant de la crevasse. Effort, inutile. Il fut lancé dans le vide et tomba à environ cent pieds plus bas, sur la cime d'un immense pin, où il resta suspendu, ses raquettes s'étant accrochées dans les branches supérieures.

Ses amis le virent faire des efforts désespérés, sans pouvoir lui porter le moindre secours. Son corps se balançait dans l'espace, ballotté par le vent glacial qui hurlait autour de cette scène horrible ! Et il mourut ainsi, sous les yeux de ses compagnons impuissants et affolés.—CH. B.

L'INCENDIE DE SAINT-JEAN, P. Q.

Les photographies que nous reproduisons représentent les ruines de la manufacture de vaisselle, de Saint-Jean, P. Q., détruite par le feu, le 4 mars au soir.

Cette manufacture fut construite par les MM. Macdonald, de Saint-Jean, en 1876. Dans les premières années, la confection de la vaisselle et les divers procédés qu'elle devait subir pour arriver à perfection, avant d'être livrée au commerce, étaient peu connus au pays. Aussi, les propriétaires durent se procurer en grande partie la main-d'œuvre à l'étranger.

Des ouvriers d'Angleterre et des Etats-Unis, en bon nombre, se fixèrent à Saint-Jean. Mais peu à peu les Canadiens de cette localité s'initiaient au secret du métier, et, avec la facilité reconnue de nos compatriotes à se faire habiles artisans, ils ne tardèrent pas à capter la confiance de leurs patrons. Au moment où le terrible fléau éclata, l'ouvrage de cette industrie était presque exclusivement sous la direction d'ouvriers de la ville de Saint-Jean et des environs.

La manufacture était prospère, les employés travaillant avec succès et satisfaction. M. Alex. Macdonald traitait ses hommes avec une générosité mue par des sentiments d'une philanthropie admirable, dont les souvenirs resteront longtemps dans cette ville. Après le feu, il a encouragé tous ces pauvres pères de famille et leur a laissé entrevoir de meilleurs jours.

Le nombre des employés était de cent cinquante et le salaire annuel de \$40,000. Le capital investi dans l'établissement est de \$200,000 ; les proportions de l'édifice qui s'agrandissaient de jour en jour étaient, le soir de l'incendie, de 155 pieds par 190. Le montant des affaires, en moyenne, par année, était de \$125,000 et les pertes non couvertes par les assurances sont de \$100,000.

Des demandes se font pour tâcher de rétablir cette manufacture dont la disparition doit affecter la condition de la classe ouvrière de Saint-Jean et par suite le commerce local. Il y a, dans le moment, de l'espoir. M. Macdonald, dont la fortune est considérable et qui n'a pas besoin de recourir à son ancienne occupation pour développer les sources de sa richesse, est prêt à favoriser la résurrection de cette industrie. Puisse-t-elle renaître de ses cendres.

Les photographies représentant les ruines sont de l'atelier de M. Pinsonneault, habile photographe de Saint-Jean.

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE ADE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres-poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammoncton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammoncton.

VIEILLE RANCUNE

Il riait à ma vue, il riait de mon cœur.
L'argent gonflait son être et son orgueil immense ;
Il semblait par son rire et son air d'impudence
M'accabler sous le poids de son déclin vainqueur.

Et je baissais le front devant son œil moqueur ;
Je refoulais en moi mon rêve et ma souffrance,
Espérant même encore, dans ma désespérance,
Le voir un jour brisé par le Destin vengeur.

Et sans qu'il y parût de malveillance aucune,
J'ai gardé dans mon âme une vieille rancune
Qui, loin de disparaître, a su grandir beaucoup.

Il n'est plus ! Que l'on prie et qu'aux pauvres l'on donne.
La mort, maître absolu, l'a fauché d'un seul coup.
Et devant le cercueil je passe et j'ai pardonné.

LÉON DE LA MORINERIE.

Londres, décembre 1892.

NOS CORRESPONDANTS A L'ETRANGER



Léon de La Morinerie

L

RANCHEMENT, je me réjouis comme d'une bonne fortune, et à bon droit ce semble, de pouvoir continuer par la sympathique personnalité que je viens aujourd'hui présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, l'intéressante série de "nos correspondants à l'étranger."

M. Léon de La Morinerie est un des jeunes poètes et publicistes parisiens,

dans la classe des amateurs et parmi ceux qui se font gloire d'être classiques, sérieux, pratiques, sur lesquels les lettres françaises peuvent le plus justement faire reposer leurs espérances d'avenir.

Sa carrière littéraire, qu'il a suivie en artiste bien plutôt qu'en mercenaire, comme il y en a tant de nos jours, n'a pas été non plus aussi tout à fait remplie qu'on en voit un grand nombre. Néanmoins, ses états de service, brillants dans leur modestie bien peu prétentieuse, et étrangère à la vaine ambition, ont amplement suffi à démontrer tout ce qu'on peut attendre de lui pour le jour où, enfin gagné complètement par les charmes de la Muse qui le caresse, il consentirait à lui vouer toutes ses aptitudes et ses attentions.

M. de La Morinerie sort à peine de la période de première jeunesse. Enfant de Paris, — comme e maître, Coppée, s'en fait gloire toujours, — il est

né le 25 mai 1861. C'est au collège Rollin que le jeune La Morinerie commença le cours de ses études supérieures, pour aller ensuite le compléter au lycée Henri IV. A son stage dans cette dernière institution se rattache une heureuse légende, bien touchante : elle fit éclore dans notre aimable confrère parisien son gracieux talent de poète.

Un jour, Alfred de Musset, l'enfant gâté des Muses, l'inoubliable auteur de *Rolla*, des *Nuits*, et de cent chefs-d'œuvres encore, avait été, lui aussi, élève du lycée Henri IV. Or, il se trouva, par un hasard singulier et charmant, que notre jeune ami fut placé au même pupitre exactement qui avait été celui du grand poète ; où, même, celui-ci, fantaisie d'enfant terrible, avait inscrit son nom dans le bois : présage du prodige qu'allait opérer sa merveilleuse lyre dans l'esprit et le cœur de son siècle oublieux.

Cette succession insigne semblait imposer au jeune élève de 3^{me} l'obligation de faire sa cour aux Muses, à son tour. Il céda à cette tentation charmante, et il en résulta, comme M. de La Morinerie le dit lui-même complaisamment, "quelques élucubrations qui parurent dans quelques mauvaises feuilles de choux de Paris et de Province." Bien des poètes de race ont ainsi gardé le souvenir de ces triomphes écoliers, dont ils furent si glorieux un jour, et que, en vieillissant, ils en viennent à apprécier bien différemment. Cela ne rabaisse pas leur talent, et fait au contraire ressortir leur jugement droit : ils n'en sont que plus méritants ; et M. Léon de La Morinerie compte parmi ceux-là.

Avec de pareilles dispositions, M. de La Morinerie, en quittant les bancs de l'école, ne pouvait pas résister tout à fait à l'envie de faire au moins un peu de littérature, voire même de journalisme. Lui aussi, il subit l'entraînement. Mais cependant, engagé qu'il se trouvait être dans une carrière tout autre, ses travaux littéraires, comme je le disais plus haut, n'ont pas encore été jusqu'ici bien nombreux.

Deux fines comédies, qu'il intitule respectivement *Le Suisse imaginaire* et *C'est la tante*, ont été préparées par lui pour la scène, "qu'elles n'ont pas encore affrontée," avoue modestement l'auteur, mais où je ne doute pas qu'elles rencontreraient un franc succès.

Emporté par sa destinée vers les rivages méditerranéens de l'Algérie, si justement aimés de tout Français, c'est là, sous le chaud soleil d'Afrique, qu'il laissa éclore au grand jour de la publicité ses rimes de jeunesse, avec cette humble rubrique : *Quelques Riens*. Ces timides exemplaires s'enlevèrent si vite, ils lui valurent tant de sincères compliments qu'il se décida à en accorder aux instances de ses amis une seconde édition, révisée et augmentée de plus de la moitié, sous ce nouveau titre, patriotique et heureusement trouvé : *France-Algérie*. Ce gentil recueil renferme, parmi quelques pièces moins fortes sans doute, de véritables bijoux de poésie, et suffirait à étayer solidement la réputation de poète, au cœur ferme, à l'âme haute, à la rime chaude, de M. de La Morinerie, lors même qu'il tarderait encore à nous donner ce prochain volume, qu'il a bien voulu nous laisser espérer depuis quelques mois, ses *Rimes d'été*.

En fait de journalisme, M. Léon de La Morinerie a collaboré à maintes publications périodiques : mentionnons plus particulièrement le *Gleaner* et LE MONDE ILLUSTRÉ de Montréal. Surtout, il a rédigé, avec cœur, esprit et talent, cette vaillante revue, organe pur et sincère de sympathie française interocéanique, qui s'appelait *La Revue des Deux-Frances* (Algérie et Canada). Bien qu'elle n'ait eu qu'une année d'existence jusqu'à maintenant, — nous espérons encore en sa résurrection ! — elle a eu le temps de démontrer pleinement à quels excellents et pratiques résultats pouvaient aboutir ses généreux efforts, bien compris et soutenus.

A la *Revue des Deux-Frances*, dans sa collaboration étrangère, partout, M. de La Morinerie a prouvé que sa facilité poétique ne le trahit pas lorsqu'il s'agit de monter un superbe article de genre ou une délicate nouvelle.

Mieux que personne, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont pu se convaincre de son savoir-faire, qui ont eu l'avantage de le lire assez fréquemment

dans nos colonnes. Aujourd'hui encore que sa dernière poésie y tient une si bonne place, ils doivent en priser hautement la satisfaction et souhaiter, comme moi, qu'il nous prête pour longtemps le concours de sa plume si finement taillée.

En les Saint-Elme

TANTE SOPHIE



AINCRE ses répugnances, voilà qui est vite dit ; mais vous, qui que vous soyez, homme, femme surtout, enfant peut-être, ne retrovez-vous pas, en feuilletant le passé, quelque petite laideur, quelque petit vice, quelque petit rien qui vous a fait prendre en grippe le plus innocent des mortels, voire même la

la plus charmante personne d'ailleurs, parce qu'ils parlaient du nez, où parce qu'ils avaient au sourcil gauche ou droit un grain de beauté, parcequ'ils vous agaçaient et vous déplaisaient enfin, et, sans vous en donner de raisons ? Ne l'avouez pas tout haut, rappelez-vous seulement qu'un tel vous produit encore cet effet et qu'une telle excite votre bile sous l'influence de semblables causes ; alors, vous saurez comment tante Sophie, si gentille et si bonne, était mon cauchemar.

Charmante et laide, bonne et perverse, attrayante et repoussante, voilà ce qu'était à mes yeux tante Sophie, suivant que j'y pensais ou non à ce hideux... Jamais je ne vous révélerai le fin mot de mon antipathie !

Elle possédait toutes les vertus, et, vertus, générosité, richesse, amour, étaient gâtés par ce défaut, un seul, mais si dégradant, si contre nature...

Non, je ne l'avouerai pas ; vous ririez de moi ; vous rejetteriez sur toute ma famille le défaut de ma tante ; vous diriez que j'ai du sang de sylvain, de faune, de Bacchus ; vous inspecteriez mon front quand j'ôtterais mon chapeau, mes pieds quand je me baignerais, mes doigts quand j'arracherais mes gants ; et ce serait injuste, inique, intolérable, vous comprenez ; car, si j'ai tant d'horreur pour le *doigt fourchu* de ma tante, c'est que les miens sont parfaits, effilés et réguliers !

Ah ! guigne, je me suis coupé ! Eh bien ! puisque vous savez que dans ma parenté se rencontre pareille marque du courroux de la nature, qu'une monstruosité semblable dépare ma race, que mes ennemis, mes jaloux, dans la chaleur de la dispute ou l'aveuglement de la calomnie, pourraient me lancer au visage ce sarcasme et ce reproche immérités, pour me perdre dans l'estime de mes électeurs ou de la femme que je courtiserais, — va, ponce fourchu, — puisque je suis mis au pied du mur ; enfin, je ne cacherais rien, non, rien du tout, et vous jugerez que tante Sophie n'était pas en faute d'avoir un ponce fourchu et que vous ne devez point vous en prendre à moi qui déteste souverainement tout ce qui frise le fourchu, depuis les noces de tante Sophie ; ainsi, depuis que tante Sophie est ma tante.

Pourtant, jamais fête n'avait promis à mon imagination plus de rubans, de plats sucrés et de gâteaux en citadelles, en tours gigantesques, en clochers tout neigeux de sucre et de crème. La veille, l'oncle Pierre avait invité mon père à transporter, à la ferme des Bratinettes, le trousseau de la fiancée. Ma future tante Sophie avait coiffé sainte Catherine, il y avait bien longtemps, sans doute ; mais l'oncle Pierre était veuf, ce qui rapprochait les distances. Il avait cherché, parmi les personnes d'humeur rassise, la plus riche avant tout.

Sophie L'Etang, que le destin avait oubliée toujours, malgré ses écus, donna sa main à l'oncle Pierre. Laquelle de ses mains ? La droite, dont le ponce était fourchu ? Je ne sais ; j'ignorais encore l'oncle Pierre n'agissait point dans les ténèbres ; il était pratique, presque pingre, sûre-

ment, il connaissait le défaut ; mais, il ne devait pas se sentir de répulsion pour les doigts fourchus !

Toujours est-il qu'au trousseau mon bonheur ne fut assombri par aucun nuage. La splendide soirée que la veille du mariage ! Nos chevaux furent drapés dans leurs housses multicolores ; de gros bouquets furent fixés aux ceillères, des grelots aux selles. Les garçons de ferme sortirent des remises le grand chariot ; le premier valet revêtit sa blouse de coutil bleu ; un autre, avec la traditionnelle branche de laurier enrubannée, grimpa jusque sur l'armoire en cerisier verni de ma tante, près du rouet. C'était là une armoire pleine à tous les étages, de draps, de robes, de serviettes, de mousselines, de fines batistes ! Et la commode, c'en était un meuble bourré ! Bref, le domestique en coutil bleu fit claquer son grand fouet ; nos percherons se cambèrent ; les grelots carillonnèrent ; perchés sur les ais de la voiture et les meubles de tante Sophie, les invités déchargèrent leurs pistolets dont la bourre de papier roussi s'éparpilla dans l'air.

Eh, Eh, Li, Lan, Là !

Sophie L'Étang pleurait, à sa porte, en nous regardant descendre vers les Bratinettes, parmi les chants, les *hi, hu, dia* du premier garçon de ferme, les détonations de nos armes et le charivari des grelots. Bien des Catherines durent soupirer, des jeunes filles rêver, des veufs espérer ! Une partie de la nuit se passa en réceptions ; les voisins, les curieux, les intéressés, les envieux accoururent chez l'oncle Pierre, selon la coutume du pays, attacher aux rideaux du lit des pièces d'argent et d'or, symbole de bonheur et de prospérité. Je tombai de fatigue vers minuit ; je sentis vaguement que l'on m'emportait ; je rêvai féeries jusqu'au grand soleil, le lendemain.

Je me réveillai sous un baiser. Sans ouvrir les yeux, j'attirai à moi celle qui me caressait, les bras autour de son cou ; mais, il s'échappait de ses cheveux une odeur de jasmin qui me fit douter que ce fût ma mère. Ah ! le délicieux réveil ; je n'ouvris les yeux que pour voir tante Sophie déjà revenue de l'église, avec sa couronne de mariée sur la tête, son cachemire pendant aux épaules et qui me dit :

— Petit dormeur, qui ne m'as pas accompagnée !

Et elle tirait du fond de sa poche une bonbonnière dont le papier-dentelle seul eut amené l'eau à la bouche. Même, elle s'était dérangée pour m'offrir son cadeau de noce et je me sentais tout fier d'être traité comme un homme, un homme de neuf ans. Mais, qu'était-ce, quel pouce ! je remerciai tante Sophie et lui présentai la joue. Mais, quel pouce ! Je me cachai la tête sous l'édreton pour n'y plus songer ; tant de bonté s'allierait-elle avec une main si déparée ? Cette découverte m'obséda tout le temps que je passai à bâcler ma toilette. Pour bien me convaincre que je me trompais, que j'étais le jouet d'un mirage quelconque, je me postai près de mon père, en face de la mariée ; et, quand elle servit le vermicelle, à titre de maîtresse du logis, je constatai que réellement elle avait le pouce fourchu ; que ce pouce était encore fourchu, quand elle découpa la tarte ; toujours son pouce et toujours fourchu, quand elle versa la liqueur pour couronner le festin !

Qu'il faille perdre l'appétit pour si peu, c'est niais ; qu'on ne puisse aimer tant de qualités ternies par une si petite tache, c'est vil.

Oui, je cède, j'accède, je concède ; et cependant, je crains tante Sophie, je la respecte et ne puis l'aimer, encore aujourd'hui que je suis un homme barbu ; et, la seule cause en est toujours son pouce fourchu.

Jules Lanos

La guérison de Geo. W. Turner, résidant à N. Y., de la scrofule, par la Sarsepareille de Hood, est une des plus remarquables dont il soit fait mention.



Au Sault au Récollet, près Montréal, est décédée subitement et a été inhumée, la semaine dernière, Mme Théophile Paquet, née Marie-Rose Labelle, mère affectionnée de M. Camille Paquet, E.E.L. de la Faculté de Droit de Laval, à Montréal. Veuillez mon estimé confrère et ami agréer les sympathies vives et sincères de quelqu'un qui, lui aussi, a connu, naguère, les angoisses soudaines, inattendues, de la même navrante douleur.

**

Ayant établi, dans la précédente conférence, le contraste entre la gloire humaine et la gloire divine, en même temps que la prééminence incontestable de celle-ci, le R. P. Plessis s'est appliqué, dimanche dernier, le 14 mars, à résoudre une objection qu'on pourrait faire. Mais, cette gloire divine, le juste n'en bénéficiera-t-il donc qu'après sa mort ? Non, répond-il, avec fermeté. Dès ici-bas nous avons le témoignage de notre conscience, fidèle écho du jugement que Dieu prononce, de son ciel, sur nos actions ; notre conscience, cloche harmonieuse, mise par le Créateur lui-même au diapason de sa justice inébranlable, et qui, avant, pendant ou après nos agissements, nous crie : c'est bien ou c'est mal. Notre conscience dont la satisfaction suffit à nous glorifier, à l'encontre de toute l'opinion humaine, jalouse ou aveuglée, débordant contre nous l'océan de ses noirs sarcasmes. Notre conscience, dont la dissatisfaction est un châtement inhérent, perpétuel, invincible, même dans l'enivrement des parfums les plus capiteux de l'universelle louange.

Toutefois, pour atteindre à ses fins, cette conscience devra conserver son harmonie originelle avec Dieu qui la façonna. S'abandonnerait-elle, présomptueuse, aux caprices, à l'humeur, la sensibilité de ses facultés s'oblitére bien vite ; elle devient un guide perfide qui mène à la ruine la raison, au lieu de diriger ses efforts vers le bien. Pareil danger est à craindre plus que tout. D'où la nécessité d'un modérateur, d'un intermédiaire entre Dieu et la conscience, pour que celle-ci puisse s'assurer qu'elle est encore, toujours, l'écho fidèle du sentiment du juste propre à celui-là. L'Église catholique a assumé ce beau rôle, et, seule, a su le remplir d'une façon salutaire, au témoignage de ses adversaires les plus déclarés. Aussi, à elle hier, à elle demain, et si son éternel ennemi semble la frustrer d'aujourd'hui, ce n'est que pour une heure, pour un instant, car elle a les promesses d'éternelle domination, en toute foi, douceur et charité.

**

Modeste, tout à fait modeste, notre confrère du *National* ! Il se fait gloire d'avoir servi de réceptacle à ce reflux de bile anti-cléricale que fut le malicieux article *La fin d'une légende*. Nous nous abstenions charitablement de le nommer, en stigmatisant ce flagrant délit de presse ; il nous fait la *condescendance* de nous reproduire, pour avoir l'occasion de crier sur tous les toits que c'est lui, c'est bien lui, le seul, le vrai coupable. Que tous les chevaliers de cette noble dame : l'honnêteté littéraire, — et elle en compte encore quelques uns, Dieu merci ! — daignent seulement s'en prendre à lui. Il a mis flamberge au vent. Quel spadassin !

Et, avec cela, qu'il pose au bon prince. Lorsqu'on est puissant !... " Il lui en coûte de détruire les illusions de cette belle jeunesse qui le suit (!) dans les combats du journalisme." Fut-on jamais plus sentimental ! Mais, va, cher homme, on a lieu de croire, en vous lisant, que les jeunes seront appelés à " entrer dans la carrière avant que les aînés en soient sortis." Et cela, tant pour la cause de l'art que pour celle de la morale.

Insistez, mais insistez donc, délicat et bienveillant confrère. Vous prétendez n'avoir pas compris ce que nous voulions vous dire, ou dire de

vous. C'est simple : " que vous aviez commis ou laissé commettre une vilénie licencieuse, dans notre journalisme catholique *canadien-français*." Nous vous avisions, comme un ami, de changer de tactique. Vous le prenez sur un tout autre ton. Vous préférez vous obstiner dans votre péché. A votre aise. Vous en subirez l'ignominie. Voilà tout. Mais vous aviez bien compris, là, farceur. Votre dédain de commande masque mal un très réel dépit.

" Ce que nous allons faire dans cette galère," demandez vous. Mais, parbleu, aider quatre ou cinq confrères, déjà à la besogne, à vous jeter pardessus bord. Car vos imprudences de gabier téméraire menacent de faire faire un triste naufrage au navire qui porte vers les régions à évangéliser les apôtres de la presse.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE. — Jules Lanos, Church Point, N. S. — Effectué, ce changement d'adresse. J'aime à croire que le service vous en sera mieux fait.

Fauvette, Montréal. — Impossible pour le numéro du 25 ; nous ferons pour le mieux. Espérez et pardonnez.

Chs A. G., Stanfold et Denis Ruthban, Chicoutimi. — Pardon du retard, bien tout à fait forcé, estimés correspondants. Comme bien d'autres, et pas autant que nous-mêmes, vous souffrez de ce que LE MONDE ILLUSTRÉ ne puisse mettre à votre disposition de vastes colonnes d'espace, larges comme nos cœurs. Entre tous, pourtant, la libéralité qui vous distingue est digne d'un bien meilleur sort. Patience, s. v. p. : gardez-vous du dépit.

JULES ST-E.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Dame C. Faille (\$10.00), 50, rue Labelle ; Hector Picard, 505, rue Craig ; J. E. Parent, 361, rue Anherst ; Joseph Deschatelets, 267, rue Saint-Hypolite ; Delle Marie-Louise Pigeau, 91, rue Plessis ; Joseph Dument, 17, rue Rivard ; Delle Eugénie Déjatie, 446, avenue Laval ; Delle Schilda Lebovif, 1777, rue Ste Catherine ; Louis Mailhot, 1323, rue Ste-Catherine ; J. H. Bergeron, 39, rue Montana ; Alexandre Sigouin, 1557, rue St Jacques. D. Robillard, 138, rue Montcalm.

Québec. — Paul Julier (\$25.00), 19, rue St-Arselme, Saint-Roch ; Joseph Delamare, 155, rue du Roi ; G. J. Cyrien Robitaille, 2, rue Saint-Joachim ; O. Levanne, 8, rue St-Joachim, St Sauveur ; Delle Hermine Tréjanier, 227, rue Sauvageau ; Delle Théophile Béland, 401, rue St-Jean ; U. L. Inchereau, 41 1/2, rue St-Joseph, St-Roch ; Dame Rosi a l'agé, 20, rue Alfred, St-Roch ; Dame J. Côté, 44, rue Latourrelle ; Octave Bélanger, 61, rue St-Jean ; Alphonse Lamontagne, 602, rue St-Valier, St-Roch.

Ste-Croix-de-Québec. — F. X. Sicard (\$50.00), 141, avenue Atwater.

St-Henri Station, Lévis. — J. Napoléon Dupuis (2 primes : \$3.00 et \$1.00).

Charlesbourg, Québec. — Delle Laure Huot.

Loré, Québec. — Delle Florence O'Sullivan.

Cap Blanc, Québec. — Dame Pierre Lacroix.

Beauharnois. — Mathias Valois.

Sorel. — Charles Dufault, barbier (\$5.00).

Lachine Locks. — Paul Neveu.

Ottawa. — C. Castonguay, 48, rue Sherwood ; J. A. Chevrier.

Belvil Village. — Emery Beauchemin.

Saint-Henri de Montréal. — Alphonse Bisson, 40, rue Gareau ; Louis Montpetit, 106, rue Gareau ; E. Hurtubise, 3510, rue Notre-Dame.

Trois-Rivières. — Patrice Paquin ; A. T. A. Cook.

Valleyfield. — J. J. Marchand.

Niclot. — Capt. Joseph Duval.

Pointe Saint-Charles. — Omer Allard, 582, rue Centre ; Louis Fripon, 8, rue Manufacture ; A. Deschamps, 477, rue du Grand-Tronc.

Sainte-Sch-la-tique. — J. A. C. Ethier.

Rigaud. — John McMillan.

Saint-Bruno. — F. X. N. Berthiaume.

Hull. — Dame veuve N. Fortin.

Vaudreuil. — J. David Pilon.

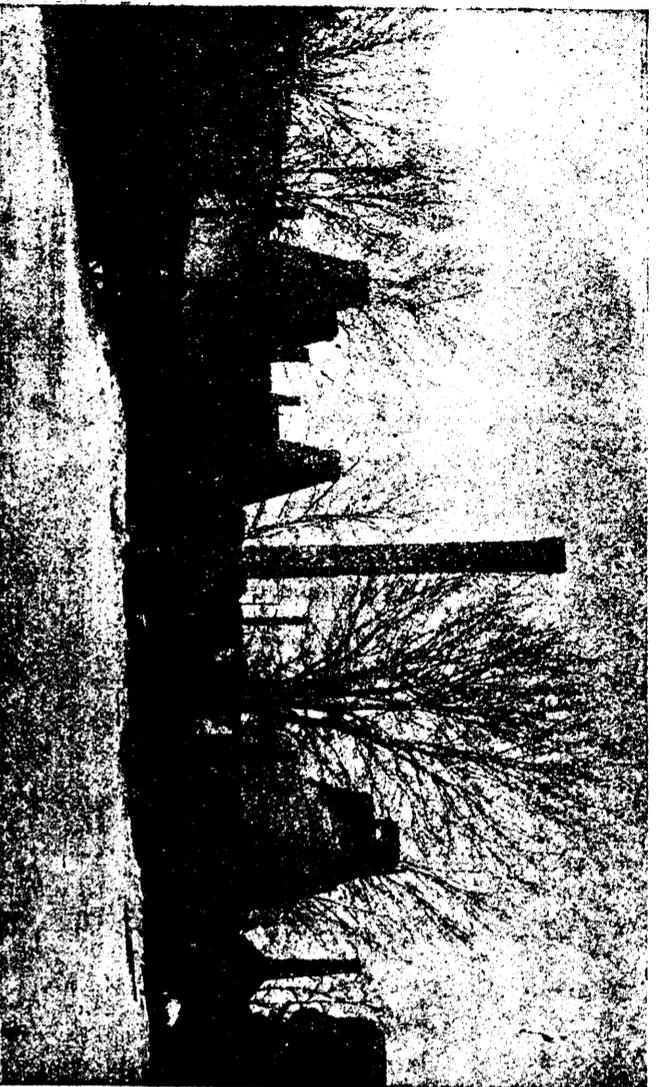
Fraserville. — J. E. Pelletier.

Manche ter, N. H. — Dlle Léa Livernois, 170, rue Manchester.

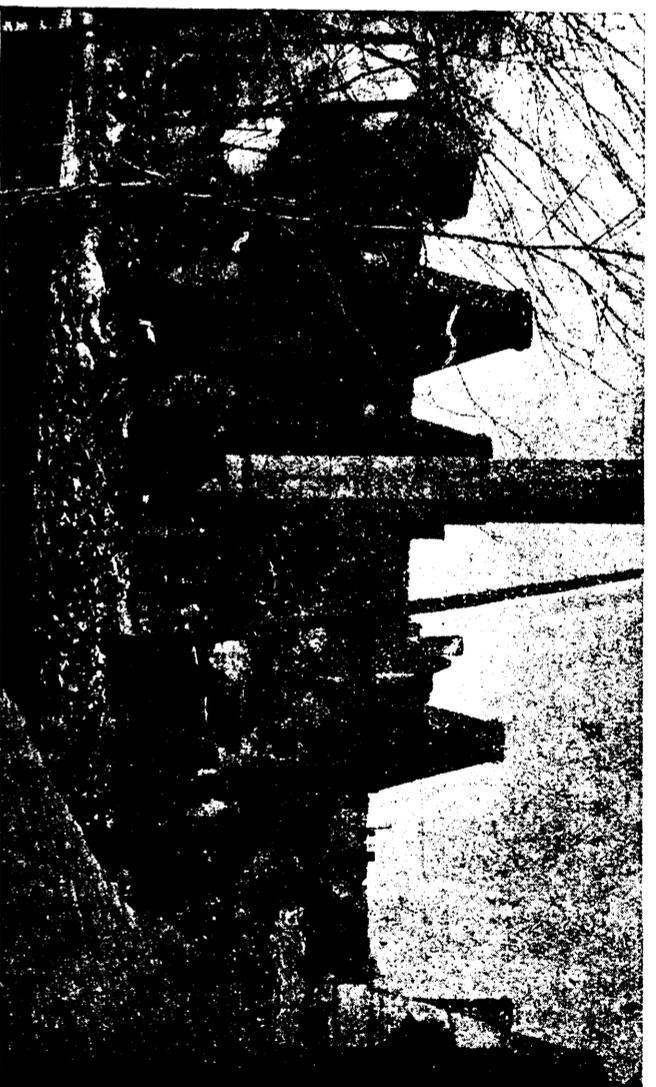
Full River, Mass. — F. X. E. Pelletier, 46, rue Jencks ; A. P. Métras, 295, rue Pleasant.



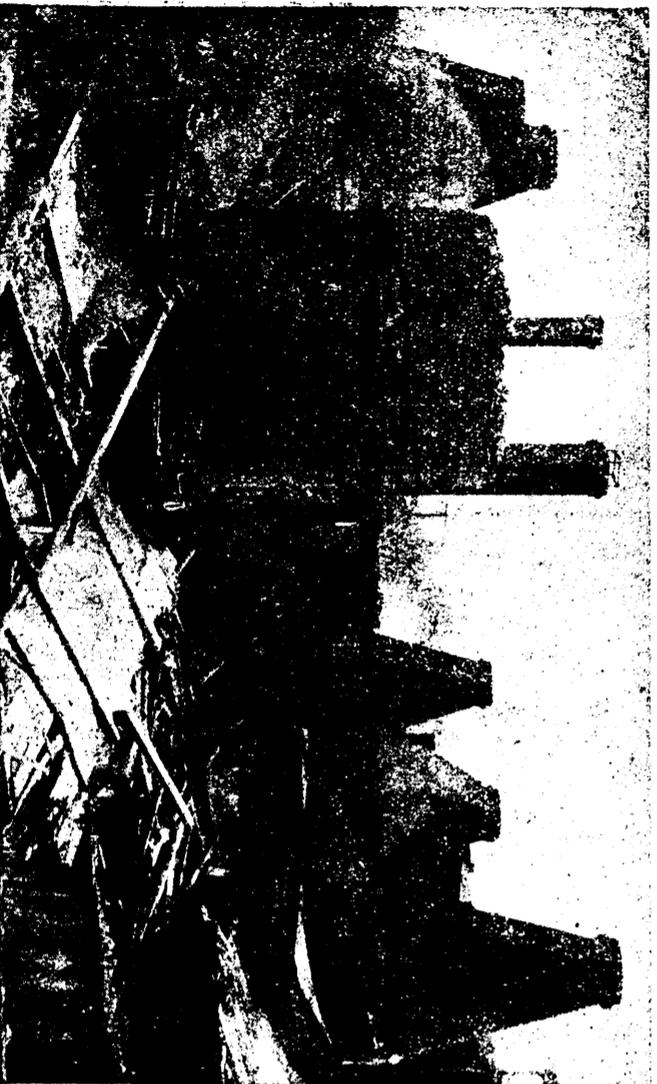
LE MEURTRE D'ARCHIMÈDE PENDANT LE SIÈGE DE SYRACUSE



Vue du nord-est



Vue de l'est



Vue du nord-ouest



Vue du sud

LE GRAND INCENDIE DE LA MANUFACTURE DE SAINT-JEAN, P.Q.—LES RUINES

Photographies J. L. Pinsonneault—Photogravures Armstrong



ARBRE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE JARDIN DU BAUME, A MATARIEH, PRÈS DU CAIRE ET DE L'EMPLACEMENT D'HELIOPOLIS, VILLE OU RESIDA LA SAINTE FAMILLE

L'ARBRE DE LA SAINTE VIERGE

A MATARIEH

Une très ancienne légende cophte raconte naïvement, dit l'abbé Le Camus, que la Sainte Famille arrivant en Egypte s'arrêta à Matarieh. Joseph avait soif, une source jaillit de terre pour le désaltérer ; la Vierge était fatiguée, un sycamore ouvrit ses bras et lui offrit un siège ; et l'Enfant Jésus, bénissant l'arbre, la source et le jardin, leur donna des propriétés merveilleuses. Alors les bananiers qui n'avaient jamais réussi, arrosés par l'eau miraculeuse, se développèrent.

Le sycamore auquel une tradition non interrompue reconnaît une si noble origine existe encore, à quelques minutes du Caire, tandis que la superbe ville d'Héliopolis, voisine, est ruinée et a disparu avec ses monuments orgueilleux, ne laissant qu'un obélisque témoin de ses splendeurs ; les chrétiens veillaient sur l'arbre sacré renaissant de ses racines, et pour avoir abrité quelques heures ou quelques jours une pauvre femme fugitive, son fils et son époux, il était vénéré de siècles en siècles.

Cet arbre, que l'opinion commune fait remonter jusqu'au temps de la Très Sainte Vierge, est un très vieux sycamore, arbre dont la racine est impérissable comme celle de l'olivier ; il a 24 pieds de circonférence, 26 pieds de haut, et s'incline vers le nord. Cet arbre fut donné à la France par le vice-roi lors du passage de l'Impératrice venue pour inaugurer l'Isthme de Suez.

LES FANTOMES



Un soir-là, à Québec, nous n'étions que trois à souper.

On avait mis notre couvert dans la plus grande chambre du restaurant, loin des bruits de la cuisine. La blafarde clarté des deux bougies envoyait un reflet pâle sur les murailles peintes en couleur verdâtre, où se déroulaient, encadrés de maigres baguettes noires, les tableaux lamentables de l'histoire de Mazeppa, hetman des Cosaques.

De temps à autre, le loquet de la porte claquait,

et le pas retentissait, sonore sur le plancher de sapin, de la servante qui nous apportait un plat, et qu'on voyait, la figure bouffie et rougeade, émerger du fond de l'ombre, car tous les angles de la vaste salle restaient plongés, dans l'obscurité.

Arthur B., qui avait passé plusieurs années à Paris, comparait ce triste repas d'auberge, avec ses mets simples et sains, aux brillantes agapes des cabinets particuliers de Paris, étincelant de dorures, drapés de satin, baignés de l'aveuglante lumière du gaz, où les éphèbes du torchon servent à des blasés gastralgiques, des nourritures étranges et des vins à deux louis la bouteille.

Jean Friel, qui n'était jamais allé à Paris mais qui le connaissait comme si le diable Asmodée lui en eût soulevé le toit de chaque maison, le couvercle de chacune de ses marmites à plusieurs étages.

Où bout l'imperceptible et vaste humanité.

Jean Friel, m'interrogeait avidement, sur ce Paris de ses rêves, terre de Chanaan, dont la butte Montmartre devait être pour lui le mont Nébo, car il n'entrevoit jamais que par la pensée ses éfrayantes splendeurs.

Et ce fut à ce propos qu'il fut parlé du Paris bizarre que hantent les artistes, et qui les hante, si bien que la causerie en arriva aux extraordinaires névropathies des Parisiens ; puis de là, par une pente naturelle, aux excentricités de la vie à outrance puis à l'impénétrable inconnu du lendemain de la mort, qui nous amena aux divagations accoutumées sur les choses de l'ordre surnaturel.

J'eus donc l'occasion nouvelle d'entendre une nouvelle théorie de la peur. Dans ce sujet, je me croyais familier, je vis soudain se creuser des trous, s'ouvrir en spirale des abîmes si profonds, qu'il fallut bien se rendre à l'évidence, et confesser enfin que la peur, la cruelle peur qui torture, lacère, écrase, lamine l'intelligence la plus lucide, la plus vaillante, revêt plus de formes que Protée, et n'épargne aucun des plus hardis parmi les forts, dès qu'il s'agit du mystère sublime de l'au-delà du tombeau.

Jean Friel n'était point de ces gens qu'on épouvante. Un robuste jeune homme, de taille à porter une armure de paladin, gai, rieur, narquois, d'une franchise de coureur des bois, d'une candeur d'enfant.

Ancien engagé dans la guerre de la Sécession

américaine, ex-zouave pontifical, Jean Friel ne craignait ni plomb, ni fer, et se riait du danger comme un soldat qui a traversé vingt batailles, au fracas du tambour, aux sifflements des balles, aux mugissements du canon ; comme un gabier qui, pendant les tempêtes, courant les mers, a chanté les complaintes du pays d'Armor, suspendu entre le ciel sillonné d'éclairs, et l'onde soulevée en tourbillons d'écume.

Il contait volontiers ses exploits, mais avec une indifférence méprisante, humiliée de ces aventures mesquines, presque jaloux des héros homériques ou des preux de la chevalerie, et ne tenant pas à honneur qu'on se battit sans souci de sa peau : le vrai courage veut des luttes plus terribles, non pas au grand soleil, mais dans la morne opacité des ténèbres.

— Ah ! nous dit-il tout à coup, à Arthur B. et à moi, avec un sourire glacial qui nous donna le frisson, devenu subitement très pâle, les joues, les tempes et le front blanc comme un bloc de marbre.

— Ah ! je me suis battu une fois, dans la neige, à la lisière d'un bois... battu, seul, à coups de sabre, contre six cavaliers du Sud, et j'en tuai quatre dont le sang m'inonda de la tête aux pieds. Eh bien ! j'aimerais mieux recommencer tous les soirs ce duel d'un homme contre six hommes, et reprendre ce bain de sang... que de faire ce que je fais tous les soirs et vais faire encore tout à l'heure : m'en aller seul sur le chemin de la Petite Rivière.

— Et qu'est-ce donc que vous y voyez sur le chemin de la Petite Rivière, ami Jean ? Car, Dieu me pardonne ! vous dites cela du ton d'un homme qui a peur ! demandai-je avec une âpre et stupide curiosité.

Il me répondit froidement :

— Oui, j'ai peur.

Le père de Jean Friel habitait, dans la vallée Saint Charles, une maison isolée, entourée de grands vieux pins, de bouleaux et d'érables. Mais jamais on avait ouï dire que ce lieu fût mal fréquenté ; pendant le jour, il était fréquenté par de nombreux passants, et la nuit on n'y entendait que la grêle cantilène des insectes nichés sous les fleurs, criblés par les mouches à feu, d'étincelles mouvantes.

— Je ne sais plus en quelle année, reprit Jean Friel, obéissant à l'irrésistible besoin d'avouer enfin ce qu'il n'avait encore avoué à personne... Je ne sais plus en quelle année, car j'étais alors un blondinet de huit ou dix ans tout au plus, mais je me souviens, un jour, qu'on avait posé sur tous les murs de la ville de Québec, de grandes affiches colorées représentant les scènes sanglantes d'un drame que devait jouer une troupe de passage, il y en eut une vers laquelle je fus attiré... par un singulier caprice. Cela s'appelait le parricide.

Le parricide ! Je vis, sur une route bordée de hauts sapins, un groupe hideux : un vieillard, étendu sur l'herbe, saigné au cou et le sang jaillissant en un jet écarlate ; puis, deux êtres farouches, l'un qui maintenait la victime, l'autre qui, le couteau à la main, la contemplait.

Quelle impression me fit cette image, je ne saurais vous l'exprimer. Je n'avais pas encore entendu prononcer le mot : "parricide" ; à peine avais-je même l'idée nette du crime. Je me suis mis à pleurer, et quand je rentrai à la maison, tout effaré, je reçus de mon père la taloche qui accentuait ses plus sévères réprimandes.

Arthur B. et moi, durant ce récit de Jean Friel, nous nous regardions stupéfaits, ne sachant trop si notre jeune ami ne se permettait pas quelque sottise plaisanterie. Mais lui, sans daigner remarquer notre silence moqueur, continua du même ton :

—Vous pensez bien que je ne tardai pas à oublier cette image. Le lendemain, je n'y songeais plus. Des semaines, des mois, des ans s'écoulèrent, et seulement lorsque, par hasard, le mot "parricide" venait à mes oreilles, je revoyais dans un vague souvenir, les assassins, l'un accroupi sur les épaules du vieillard égorgé, l'autre debout l'arme au poing, au milieu d'un paysage ensoleillé, bordé par un rang de sapins verts.

Et sans doute ma mémoire n'eût jamais plus évoqué cette scène abominable, poursuivit Jean Friel d'une voix lugubrement altérée, si je n'avais pas vu... ce que je vois chaque nuit, et depuis quarante nuits...

Mon père a, d'un second mariage, sept enfants ; leur mère a été pour moi une seconde mère. Il faut élever les petits, et nous sommes dans la gêne. Je travaille donc au magasin un peu plus tard que les autres commis ; je n'en sors qu'à l'Angelus de huit heures et je rentre aussitôt au logis.

Sachez donc qu'un soir je revenais ainsi, chantant à pleine voix un refrain de caserne pour marquer le pas.

La lueur de la lampe brillait là-bas, derrière les châssis, et déjà il me semblait entendre les rires fous de mes petites sœurs, lorsque je vis...

Ah ! tenez, vous ne me croirez pas !... mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est la vérité !... Ma parole d'honneur !

Je vis à dix pas de moi, vivement éclairé par une lumière sans foyer, un vieillard dont le sang coulait à flots d'une large blessure béante à son cou... Un homme, à la face bestiale, accroupi dans l'herbe... Puis un autre, livide, souillé de taches rouges... debout... une lame d'acier luisant à son poing.

En un mot, la reproduction exacte, en ses moindres détails de l'affiche de théâtre qui m'avait appris qu'il existe en ce bas monde des fils assez dénaturés pour arracher la vie à celui même qui la leur a donnée.

Mon premier mouvement fut de m'élançer... Une inexplicable sensation d'horreur me paralysa. L'angoisse me sécha la gorge. Avant que j'eusse pu crier, la vision disparut. Alors, tout tremblant que je fusse, les tempes moites de sueur, le cœur battant à rompre, j'essayais de me persuader que mes sens m'abusaient, que j'avais l'esprit malade, que j'étais halluciné...

Ces raisonnements me conduisirent jusqu'au logis, où j'apparus, blême, frissonnant, les traits convulsés. Je me plaignis d'un accès de fièvre.

—Et le lendemain ? demanda Arthur, aussi troublé que je l'étais moi-même, car on ne pouvait se méprendre à l'accent de Jean Friel, vibrant de vérité.

—Le lendemain ? Ce fut comme la veille. A la même heure, au même endroit, je revis les mêmes spectres dans la même attitude !... Et depuis lors, que j'aie passé par ce chemin ou par un autre chemin, seul ou avec mon père, qui ne vit jamais rien, lui !—l'apparition s'est produite, nette, presque tangible : elle dure presque l'espace d'une minute, puis s'évanouit.

—J'admets facilement, reprit Arthur, que vous ayez vu ce que vous dites... que vous l'avez vu une fois... Mais que l'apparition se soit constamment renouvelée ! Dans quel but ? Dieu ne fait rien d'inutile,

—Présomptueux qui tenterait de pénétrer les desseins de Dieu !... Qui sait de quelle faute je porte la peine ! poursuivit Jean Friel, en martelant chaque mot de cette phrase qui sonna comme une accusation formidable.

Il n'y avait plus rien à dire après ces paroles, et le silence funèbre des émotions trop violentes pesa sur nous.

—Je n'ai fait cette confidence qu'à vous seuls ; gardez-la ; on pourrait en abuser... ou en rire, acheva le jeune homme.

Nous voulions accompagner Jean à la Petite-Rivière. Il refusa. A quoi bon ! Ne fallait-il pas

qu'un jour ou l'autre la cause lui fût révélée de cette épreuve expiatoire que Dieu lui imposait !

* *

Or, il advint que je quittai Québec le lendemain de ce fameux souper à trois, et je partis sans dire adieu à Jean Friel.

Une semaine après, je recevais de Arthur B... une lettre ainsi conçue :

" Mon cher ami, ce matin, à l'aube, des voyageurs ont trouvé sur la route de la Petite-Rivière le corps de Jean Friel, inanimé, froid, déjà froidi. Le docteur Ahem a constaté le décès, qu'il attribue à la rupture d'un anévrisme. Vous et moi nous savons bien, n'est-ce pas ? que le docteur Ahem s'est trompé. Dieu nous garde ! "

* *

NOTES ET FAITS

A l'impossible nul n'est tenu

On sait que la langue française comporte un certain nombre de mots auxquels il n'est pas facile de trouver de rimes. Une dame ayant demandé à un poète une rime pour le mot *coiffe*, celui-ci répondit avec esprit, mais sans galanterie :

—Je n'en trouverai pas, car ce qui appartient à la tête d'une femme n'a ni rime ni raison.

* * * *

L'origine de la valse

Dans un de nos derniers numéros, nous avons parlé de l'origine de la polka, parlons aujourd'hui de l'origine de la valse.

Jusqu'à ce jour on attribuait l'invention de la valse à deux temps aux Suisses, et celles de la valse à trois temps aux Allemands.

Une jeune Américaine, qui vient de faire un long voyage en Afrique, a découvert que ce divertissement chorégraphique a été imaginé par... les *autruches*.

Il paraît qu'au lever du soleil, chaque matin, ces aimables oiseaux se rassemblent par bandes, et commencent un pas régulier qui n'est autre que la valse. Peu à peu, ils s'excitent, pressent le mouvement et s'entraînent en vertigineux tourbillons.

Voilà qui doit arrêter les rivalités entre la Suisse et l'Allemagne.

La valse est *autruchienne* !

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme

C'est quand elle est entre les deux.

EMILE RICHEBOURG.

* * * *

L'âge le plus charmant pour la femme, est celui où elle ne se contente plus d'être aimée et commence à aimer à son tour. Il varie donc avec les femmes sans toutefois dépasser quarante ans

ARMAND SYLVESTRE.

* * * *

L'âge le plus charmant de la femme ?... problème Ardu pour qui la hait, facile pour qui l'aime ! Tous les âges, dis-je ; oui ; quand son âme encor sur sa lèvres d'enfant voltige en un sourire ; Quand, vierge, elle rougit du rêve qui l'attire ; Quand, mère, sur son cœur étreignant son trésor, Elle jette, orgueilleuse, un chant exempt d'alarmes A l'avenir heureux entre ses bras bercé ; Quand, aïeule, elle envoie un baiser plein de larmes, Avec son dernier souffle, aux ombres du passé !

JULES BARBIER.

* * * *

Plus bizarre que la tour Eiffel

Il y aura un *clou* à la prochaine exposition d'Anvers. Un ingénieur de Bruxelles a conçu le projet d'un chateau aérien planant à 1,800 pieds de hauteur au moyen de deux ballons cylindriques à douze compartiment étanches, d'une capacité de 89,000 mètres cubes. La force ascensionnelle serait au moins double de celle qu'il faut pour soulever tout le matériel de 100 à 150 personnes. La capacité du ballon serait assurée par des cordes

tendues diagonalement, et de petits ballons glissant entre des coulisses serviraient d'ascenseurs.

Avec le radeau aérien à douze compartiments la force ascensionnelle restera toujours infiniment supérieure à ce qu'elle doit être ; on se promènera donc parmi les restaurants du radeau aérien à une altitude de 1,800 pieds, avec une sécurité complète. Le chateau aérien pourra déployer sous sa plateforme un immense éclairage électrique.

* * * *

Les Chinois

Les Chinois qu'on repousse d'Amérique et que l'Europe redoute, vont, paraît-il, trouver un nouveau champ d'expansion, en Afrique. On vient de faire débarquer un convoi de 540 fils de l'empire du Milieu à Matadi port de l'Etat indépendant du Congo, où ils seront employés à la construction de la voie ferrée qu'on établit en ce moment entre le haut et le bas Congo. L'essai d'acclimatation de la race jaune en Afrique est une tentative des plus intéressantes—pour les Chinois ; car on sait avec quelle âpreté les nations civilisées des deux hémisphères s'opposent à l'immigration dans leur pays de cette race prolifique, qui se substitue si facilement aux travailleurs européens. L'introduction de cet élément nouveau sur la terre d'Afrique aura donc des conséquences considérables tant pour le peuple chinois que pour la mise en valeur des territoires du grand et mystérieux continent. Ajoutons qu'une colonie peu considérable de Chinois est installée, depuis quelques années déjà dans la colonie du Cap, où elle est employée, avec succès, aux travaux agricoles.

JE VOTE POUR CELLE DE HOOD

Quarante ans de Ministère



Rev. W. R. Puffer

" Ayant pris de la Sarsepareille de Hood durant cinq mois, je suis convaincu que c'est un excellent remède. Depuis des années je souffrais de RHUMATISME, par tout le corps, mais particulièrement dans le bras droit, de l'épaule au coude, et si fort que je craignais

D'EN PERDRE L'USAGE

Je sentis du mieux dès que j'eus commencé à me servir de la Sarsepareille de Hood et quand j'en eu pris quatre bouteilles, le rhumatisme me laissa définitivement. J'ai été ministre M. E. pendant quarante ans, et parmi plusieurs autres maladies des sédentaires, j'ai souffert

La Sarsepareille de Hood GUERIT

de DYSPEPSIE et INSOMNIE, mais depuis que je prends de la Sarsepareille de Hood j'ai bon appétit, digère bien, ai gagné beaucoup de poids et dors mieux. Je vote pour celle de Hood."

Rev. W. R. PUFFER, Richford, Vt.

Les PILES DE HOOD sont les meilleures pilules d'après dîner ; elles aident la digestion et guérissent le mal de tête. 25c.

LAPRES & LAVERGNE PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

—On compte 140 dénominations religieuses aux Etats Unis.

—D'après un récent rapport de la chambre du commerce de Terrebonne, la pêche du loup-marin a été très abondante cette année.

—La plus grande ligne de téléphone de l'univers est celle qui fait le service entre New-York et Chicago. Elle couvre une distance de 950 mil les.

—Durant les derniers vingt ans les Anglais ont dépensé \$53,000 000 en réparation d'églises et cathédrales et \$18,000 000 pour l'érection de nouveaux édifices religieux.

—Le "Pa'er," de François Coppée est d'une lecture on ne peut plus intéressante. Edition réduite, 10 ct. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

—On estime qu'il y a au Japon des veines de charbon contenant 700,000,000 de tonnes de ce combustible, dont la qualité peut soutenir la comparaison avec le charbon australien.

—Un des plus étonnants colosses de l'Univers est actuellement à Hull, Canada. M. Whritton pèse 715 livs. Son cou mesure 24 pouces, son estomac 67 pcs., sa cuisse 40 pcs., la taille 76 pcs., le gras de jambe 24 pcs. Il a 5 10 pds. de hauteur et n'est âgé que de 30 ans.

—On raconte qu'au dernier bal de la cour de Berlin, l'impératrice portait une parure qui a émerveillé les assistants. C'était la boucle de chapeau de Napoléon Ier, enlevée par les hussards prussiens avec les équipages de l'empereur à la bataille de Waterloo. Cette boucle l'empereur l'avait portée pendant la cérémonie du couronnement, à Notre-Dame de Paris en 1804.

—On dit que les files Lafoden, au large de la Norvège, sont, sur leurs côtés du sud, un vrai paradis terrestre. Le Gulf Stream les réchauffe pendant toute l'année, et les consommateurs du monde les enrichissent en achetant leur huile de foie de morue. Le roi de l'huile de foie de morue est nommé Pierre Muller, qui emploie 70,000 personnes dans ses pêcheries, factoreries, embouteillage, emballage, etc. C'est le plus riche habitant de la Scandinavie.

—Désirez-vous connaître le dernier mot de la rapidité, à l'heure actuelle, pour ceux qui tenteraient le record de Philéas Fogg? On peut faire le tour du monde en soixante-quatre jours exactement, et voici l'itinéraire qu'il convient d'adopter, en allant de l'est à l'ouest :

Le Havre, New-York, chemins de fer du Canada, Yokohama, Shanghai, Hong Kong, Singapore, Colombo, Aden, Brindisi, Paris.

—Minneapolis vient d'apprendre qu'elle n'excelle pas seulement par ses farines, mais qu'une jeune fille née et élevée dans la métropole du Nord-Ouest, vient de l'emporter par la beauté de ses formes, sur toutes les beautés reconnues, louées et vantées par tant d'autres cités. Cette personne a été choisie entre mille pour servir de modèle à la statue d'argent qui trônera au sommet du

bâtiment de l'Etat du Montana à l'exposition de Chicago. Cette œuvre d'art représente la Justice tenant un glaive à la main, etc. Ce modèle parfait est une Canadienne, Mlle. Exérède Lambert.

SANG ROUGE, RICHE

Voilà ce qui résulte aus-i naturellement de l'usage de la Sarsepareille de Hood, que la propreté de celui de l'eau et du savon. Ce grand purificateur chasse totalement la scrofule, le rhumatisme et autres impuretés; il refait l'organisme du corps. C'est maintenant le temps d'en prendre.

Les plus hautes louanges ont été méritées par les "Pilules de Hood" pour leur action facile, effective. Vendues par tous les pharmaciens, au prix de 25c.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à G. Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST SHILOH'S CURE. Remède contre la toux 25c. 50c. \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie. Vendu par B. E. McGALE

LOTTERIE DU PEUPLE LA SEULE AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE DE QUEBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents PROCHAIN TIRAGE Mardi, le 28 Mars et le 11 Avril 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,000.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 100.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.00, 999 do 1.00, 999 do 1.00.

2334 Lots valant \$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 73, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING AND PATTERSON MEUBLES & LITERIE Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S. — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert de Bean Ma nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Rivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste EVANS & SONS, Agents pour le Canada

Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris France

Scientific American Agency for PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Largest circulation of any scientific paper in the world.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le paiement des prix, dont suit attestation

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures of J. E. Encl, M. Labelle, and J. P. M...

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmley, Prés. Louisiana National Bk Jno. H. O'Connor, Prés. St. A. National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 11 AVRIL 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1 PRIX DE \$75 000 est., 1 PRIX DE 20,000 est., 1 PRIX DE 10,000 est., 1 PRIX DE 5,000 est., 2 PRIX DE 2,500 sont., 5 PRIX DE 1 000 sont., 25 PRIX DE 300 sont., 100 PRIX DE 200 sont., 200 PRIX DE 100 sont., 100 PRIX DE 60 sont., 500 PRIX DE 40 sont.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 100 PRIX DE 100 sont., 100 PRIX DE 60 sont., 100 PRIX DE 40 sont.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 20 sont., 3,434 prix se montant à.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquièmes \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c. Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq plâtres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOLTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.



Daguerre tire un revolver et fait feu. — Page 104, col. 2

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

Gérard regardait Beaufort.

Celui-ci fermait les yeux. Il n'avait pas, comme son défenseur, confiance dans la justice des hommes. Il avait été trop éprouvé. Il ne se reposait plus que dans celle de Dieu.

Le président allait se lever en invitant le jury à se rendre dans la salle des délibérations, lorsqu'un huissier s'approcha discrètement de Gérard.

Le docteur était si préoccupé par le spectacle de la tristesse de Beaufort qu'il n'y prenait pas garde.

L'huissier lui appuya doucement la main sur l'épaule :

— M. Gérard, dit-il, M. Gérard.

Le docteur tressaillit et se retourna.

— Une dépêche pour vous qui arrive à l'instant.

— Pour moi ? dit Gérard, étonné... le cœur bouleversé tout à coup.

Et sa main tremblante ouvre le télégramme.

Il court à la signature. La dépêche est signée de Jan-Jot.

— M. Gérard, dit-elle, s'il est encore temps, si cela est possible, faites en sorte que l'on suspende l'audience... M. Beaufort est innocent, ainsi

que vous avez dû le dire tout à l'heure... et nous en apportons la preuve...

Gérard se lève... il se précipite vers la Cour.

— Monsieur le président, je vous en supplie, monsieur le président...

Le président s'arrête et regarde froidement le jeune homme.

— Docteur, vous avez cessé de notre complaisance. Je vous rappelle au respect que vous devez à la justice. Reprenez votre place...

Mais Gérard est au comble de l'angoisse... Une fièvre intense l'agite misérablement... Il montre sa dépêche... Il essaye de parler... Il ne sait que proférer une prière...

— Messieurs les jurés... monsieur le président... par pitié, il faut attendre... il le faut...

Il ne peut en dire plus. Il étouffe. Il tombe, à demi évanoui. Mais il a tendu le télégramme au défenseur de Beaufort qui en prend connaissance.

— Monsieur le président, dit-il d'une voix forte, la dépêche qui vient d'être remise au docteur Gérard annonce que nous allons recevoir les preuves de l'innocence de mon client... Au nom de la justice, je demande que l'audience soit de nouveau suspendue.

La dépêche passe entre les mains de la Cour et des jurés.

Elle excite une émotion universelle.

Beaufort, accablé, reprend courage. Son avocat lui parle à voix basse.

— Et de qui vient cette dépêche ? demande le malheureux.

— Elle est signée : Jan-Jot.

— Le joueur d'orgue... Ah le brave garçon !

Gérard reprend connaissance, il se lève de nouveau.

Le président lui demande :

Quel est ce Jan-Jot ?

— Un mendiant... mais un honnête homme... dit-il, d'une voix ferme.

Un colloque très vif s'échange entre le président et les assesseurs.

— Quelle confiance pouvons-nous avoir en ce mendiant ?

Gérard comprend leurs hésitations.

— Je me porte garant de la vérité de ce qu'annonce Jan-Jot, dit-il. Je l'avais chargé d'une mission... Cette mission, il vient de l'accomplir sans aucun doute... Comment ? Je l'ignore... Soyez sûr, monsieur le président, que la dépêche est d'une extrême gravité...

— L'audience est pour la seconde fois suspendue, dit le président.

Et un grand tumulte éclate dans la salle.

Le public échange ses impressions et fait des commentaires.

Quand Beaufort, reconduit entre deux gendarmes, passe près de Gérard, celui-ci lui dit :

— Courage, ami, courage et confiance...

Une heure, deux heures s'écoulent.

Aucune autre dépêche. Et pas de nouvelles de Glou-Glou.

Qu'est-il arrivé pendant que l'on juge Beaufort ?

C'est ce qu'il faut que nous racontions.

IV

Glou-Glou et Pinson avaient été fidèles à leur surveillance. Ils ne quittèrent point la Mare aux Biches.

Quelques jours se passèrent. Daguerre ne paraissait pas.

— Est-ce qu'il serait parti ? demanda un soir l'agent de police au joueur d'orgue, pendant qu'ils grelotaient tous les deux sous une pluie glaciale. S'il a quitté Creil, s'il est en Angleterre, il nous a dépités et joués.

— Je le saurai demain, en allant aux provisions, fit le mendiant.

Le lendemain, il reprenait son orgue chez Vatin, faisait une tournée dans la ville et terminait sa tournée chez Beaufort.

Accoté à la grille, il tournait sa manivelle en examinant attentivement les allées du jardin. Au bout de quelques minutes d'attente, un domestique parut qui lui donna du pain et de la viande. Il mit le tout dans son sac.

Mais ce n'était pas cela qu'il était venu chercher.

Heureusement, le hasard le servit, car alors qu'il allait s'éloigner, ne voulant point demeurer là plus longtemps, pour ne pas éveiller les soupçons, Daguerre sortit de la maison et se promena dans le jardin.

— J'en étais sûr ! dit Glou-Glou.

Quelques heures après il rassurait Pinson.

— Il n'a pas quitté la place. Il ne se doute de rien.

— Bon, alors, prenons patience. Il viendra. La faim fait sortir le loup du bois.

— Qu'attend-il, à votre avis, Pinson ?

— C'est un rusé compère. Voulez-vous que je vous précise le jour où nous aurons le plaisir de recevoir sa visite ?

— Par curiosité.

— Ce sera le 5 octobre.

— Le jour de la cour d'assises ? le jour où sera jugé ce pauvre M. Beaufort ?...

— Justement !

— Pourquoi pensez-vous qu'il aura choisi justement ce jour-là ?

— Eh ! parbleu, parce qu'il sait que ses ennemis seront à Beauvais : Beaufort pour être condamné peut-être, et Gérard pour déposer... Gérard surtout qu'il doit craindre comme la peste. Alors qu'a-t-il à redouter ?

— Eh ! nous donc ?

— Mais il ne nous connaît pas. Et voilà pourquoi le 5 octobre nous le verrons arriver. Et ce ne sera pas dommage. Je mois ici, moi.

Le 5 octobre, il fit, le matin, un temps brumeux. Le brouillard ne se dissipa que vers dix heures du matin. La nuit avait été rade. Les deux amis étaient transis. Ils burent un verre de vin.

— Allons, dit Pinson, c'est le jour... ouvrons-nous les paris ?... Je vais monter à mon observatoire. J'espère que la brume va être chassée par le soleil. Alors nous y verrons un peu plus clair. Si j'aperçois quelque chose de nouveau, je vous préviendrai... et lorsque cela aura pris une forme je me hâterai de descendre.

Il grimpa au faite du chêne.

Une heure se passa... On entendit sonner midi très loin, vers Creil. De temps en temps, Pinson, là-haut, avait une fausse alerte. Une voiture apparaissait-elle à l'horizon de la route, avec un voyageur, il croyait dans ce voyageur reconnaître Daguerre.

A force de se tromper pourtant, il finit par rencontrer juste.

Un petit duc venait de s'engager dans la forêt.

Un homme le conduisait : cet homme, c'était Daguerre.

Aussitôt Pinson se hâta de descendre.

Il court vers la mare. Comme le soleil a fini par triompher du brouillard et qu'il brille dans tout son éclat, Glou-Glou s'est endormi sur la mousse.

Pinson le secoue rudement. L'autre se réveille en sursaut.

— Hein ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— C'est lui. Je l'ai vu. Ecoutez sa voiture qui s'approche !...

— Ah ! tonnerre... cachons-nous vite...

Ils se jetèrent dans le trou de loup qu'ils avait creusé et ramenèrent sur eux la toiture de branchages.

Et ils attendirent en retenant leur respiration.

Daguerre avait, comme la dernière fois, conduit sa voiture dans ce sentier détourné, pour la dérober aux yeux des gens qui passeraient sur la route. Puis, le cœur battant, pâle mais résolu, il s'était dirigé vers la mare.

Mais, — nos deux amis l'avaient bien prévu, — au lieu de s'y rendre directement, il tourne tout autour dans un grand cercle qu'il retrécit au fur et à mesure de ses investigations.

Il s'assure que les broussailles ne cachent personne, cette fois.

Et il essaye de lire, dans les bruyères et sur la mousse, les traces qu'il croit remarquer.

Dans ses recherches, il vient à passer si près du trou où, serrés l'un contre l'autre, Glou-Glou et l'agent retiennent leur respiration, que les deux hommes se croient découverts.

En effet, Daguerre s'est arrêté.

Cet endroit lui paraît plus piétiné que les autres. Et il regarde plus attentivement. Mais il ne devine rien et se rassure tout à fait.

Il pousse un profond soupir, tire son mouchoir et s'essuie le front inondé de sueur.

Puis, sans plus attendre, il descend dans la mare.

Pinson et Glou-Glou ne voient rien, mais ils entendent, et au clapotis de l'eau, ils comprennent ce qui se passe.

— Il y va, murmure l'agent.

— Nous le tenons...

Ils soulèvent lentement leur couvercle de branchages et passent la tête hors du trou, les yeux seulement au ras du sol.

En effet, Daguerre est là bas, au milieu de l'étang.

Il va droit à la touffe de joncs.

Au moment où il y arrive, il s'arrête et se retourne brusquement. Et ses yeux se portent vers les broussailles où les deux hommes sont enterrés. Pinson et Glou-Glou se serrent la main dans une étreinte qui dit à chacun d'eux l'angoisse mortelle de l'autre. Est-ce qu'ils sont découverts ?... Est-ce que tout serait compromis ?

Mais, Daguerre n'a rien vu. Il avance de nouveau. Le voilà qui arrive aux joncs. Il se baisse, fouille dans l'eau, dans la boue. Et il ramène le sac en cuir. Et il ne peut même retenir une sorte de rauque exclamation de triomphe, de soulagement.

Il se croit sauvé. Il est perdu.

Il traverse une seconde fois la mare. Il rentre dans le bois...

Et au moment où il s'élance pour regagner sa voiture, car il a hâte de fuir l'endroit maudit, il se sent brusquement saisi et arrêté par les épaules et deux voix joyeuses et goguenardes lui crient à l'oreille :

— Pincé !

Il laisse échapper le sac, se retourne, reconnaît Glou-Glou et devine en lui comme en Pinson un ennemi. A leur cri de joie répond son cri de rage. Il les secoue pour se débarrasser de leur étreinte, y parvient, tire un revolver de sa poche et fait feu deux fois.

Glou-Glou est atteint à l'épaule, à cette épaule qui a déjà perdu son bras. Il chancelle et roule par terre. Pinson a été manqué. Il se jette à corps perdu sur Daguerre au risque d'être traversé de part en part. Sa main retient le revolver dont deux coups partent encore sans l'atteindre.

Daguerre roule sur le sol. Pinson lui arrache son arme, assomme le misérable d'un coup de crosse et profite de son évanouissement pour lui lier prestement les mains.

Puis il court à Jan-Jot :

— Eh ! mon pauvre vieux, vous êtes blessé ? ... Ah ! le gremlin...

— Presque rien, dit le mendiant, — une éraflure... et ça n'a pas d'importance, parce que s'il faut me couper quelque chose de ce côté là, pour me guérir, on ne me coupera jamais que le moignon, et le bras droit me restera toujours pour tourner ma manivelle.

Pinson le déshabille, bande la plaie avec son mouchoir après l'avoir lavée avec l'eau de la mare.

— Vous ne souffrez pas trop ?

— Très peu. Ne vous occupez pas de moi... mais de l'autre...

Daguerre revenait à lui. Il essayait de se relever. Ses yeux sortaient de l'orbite. En se sentant lié, il eut une contraction de tout son corps. Pinson se mit à rire. Les cordes étaient solides.

— Que me voulez-vous ? bégaye le malheureux.

— Oh ! cela vaut-il la peine de vous l'expliquer ? fit Pinson. Vous vous en doutez un peu. Je vous arrête, tout simplement.

— Et pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Je n'ai pas d'explication à vous donner. Pourtant, je puis vous dire que vous avez de la chance... oui, vous êtes un veinard...

Daguerre le regardait, fou de rage et d'épouvante.

— Vous allez passer en cour d'assises le jour même de votre arrestation ! C'est ça qui s'appelle jouer de bonheur, hein ?

Daguerre fut pris de frissons.

— Vous êtes fou ! dit-il... Pour qui me prenez-vous ?... C'est à mon argent que vous en voulez ? Je vous le donne... mais laissez moi partir...

— Plus souvent ! en route... Nous n'avons pas de temps à perdre. Et pourvu que nous n'arrivions pas trop tard...

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

Sur l'avis du géologue et après un examen très approfondi des traces laissées par les matières volcaniques, les deux premières excavations que la petite troupe rencontra sur sa route furent négligées, comme ne présentant pas toutes les garanties désirables. Quant à la troisième, elle fut considérée par Gilping comme possédant tous les signes antérieurs qui pouvaient motiver une tentative décisive.

Large écartement de l'ouverture, abondantes coulées de laves, et surtout direction ascensionnelle dans le sens de la crypte principale.

—Si cette large fissure, fit Gilping, tout joyeux de sa découverte, ne nous conduit pas à bon port, c'est que la nature elle-même aura bouleversé toutes ses lois. Allons, messieurs, en marche, avant une heure nous pourrions donner un lunch que nous avons déjà fait dans cette belle cathédrale naturelle, que nous avons pompeusement appelée la salle aux mille colonnes.

Et sur cette prédiction de bon augure, la petite troupe pénétra dans l'excavation, assez large et spacieuse pour que les quatre amis pussent marcher tous de front.

Plus d'une heure s'écoula ; chacun marchait avec courage sans être arrêté par aucune difficulté matérielle, car l'excavation se maintenait à peu près dans son développement primitif ; à peine rencontrait-on de temps à autre des différences de niveau dans la voûte qui obligeaient alors le géant de la troupe, le brave Dick, à incliner légèrement la tête ; l'écartement des parois en largeur avait peu varié, mais aucun signe n'annonçait encore qu'on touchait à la délivrance.

Le moment vint cependant où il fallut s'arrêter.

Depuis plusieurs nuits on ne s'était guère reposé, et la nature, reprenant violemment ses droits, chacun se sentait envahi par une invincible somnolence. Olivier surtout, d'une nature plus délicate que celle de ses compagnons, avait mille peines à tenir les yeux ouverts, et il voyait arriver le moment où ses pieds endoloris allaient lui refuser tout service.

Plusieurs fois déjà on lui avait proposé de s'arrêter ; mais l'énergique jeune homme avait toujours refusé. Cependant, en le voyant sur le point de succomber à la fatigue, Dick prit sur lui de demander une station de repos, motivée par ses propres souffrances.

Olivier comprit ; mais néanmoins il ne fit cette fois aucune objection.

—Merci, mon bon Dick, dit-il au colosse, qui lui arrangeait une place sur le sol pour se reposer ; merci, vous avez voulu m'empêcher de rougir de ma faiblesse.

—Ma foi, monsieur le comte, j'ai le plus vif regret de vous contredire, mais du diable si je puis me tenir debout ; ma station de deux heures dans le boyau où Laurent est venu me rejoindre m'a complètement courbaturé.

Le jeune homme se laissa tomber pour ainsi dire sur le sol et s'endormit d'un profond sommeil.

Pour Gilping, il semblait transfiguré : ce n'était plus l'être désagréable, geignant et se plaignant à tout propos quand il croyait avoir affaire à des aventuriers de bas étage devant qui il n'avait pas à se gêner ; l'amour propre national et la présence du comte d'Entraygues lui donnaient une force de résistance dont on ne l'eût pas cru capable.

Avant de se reposer, il répara ses forces, selon son excellente habitude, avec une tranche de pâté, quelques biscuits et deux ou trois rasades de l'inévitable brandy et, s'installant à son tour dans un endroit propice, il ne tarda pas également à fermer les yeux.

CHAPITRE VII

Invincible sommeil.—Sinistre apparition.—Le danger conjuré.—Course dans le même cercle.—Terrible situation.—Découragement général.

Le Canadien et Laurent, après une légère collation, allumèrent leurs pipes et s'en furent s'asseoir un peu à l'écart pour pouvoir causer sans troubler le sommeil d'Olivier.

—Pauvre enfant, fit le vieux trappeur d'un ton de commisération tout paternel, il n'était point fait pour une pareille existence ; et dire que c'est par ma faute...

—Allons Dick, interrompit Laurent, ne recommencez pas à vous accuser ; qui donc pouvait prévoir la tournure que prendraient les événements ?

—Si au moins nous n'avions pas fait la rencontre de cet original, poursuivit le Canadien en montrant Gilping, nous serions libres maintenant ; monsieur le comte eût aisément passé par le petit tunnel.

—Dites-moi, Dick, fit Laurent pensif, voulez-vous que je vous fasse

part de mes pressentiments ?... Eh bien, je commence à croire que nous ne sortirons jamais d'ici.

—Je ne vois pas aussi loin que vous, Laurent ; mais il me semble que cette espèce de savant nous portera malheur jusqu'au bout ; monsieur le comte l'écoute comme un oracle ; il ne m'appartient pas de rien dire, mais qui vivra verra.

Et comme il cachait bien son jeu en commençant, lorsque Willigo l'a fait prisonnier... Une idée, Dick : si c'était véritablement un espion envoyé par nos ennemis !

—Dans tous les cas il serait, le premier, dupe de sa mauvaise foi ; car je jure qu'il ne sortirait pas vivant de nos mains. Cependant, je ne crois pas, Laurent, que nous dussions aller jusque-là dans nos suppositions.

—Dieu vous entende, Dick... Cependant il me semble, sans que je puisse dire pourquoi, qu'il n'est pas très franc du collier ; je l'aimais mieux quand il chantait ses psaumes.

—Enfin, nous sommes avertis ; ayons l'œil sur lui.

Le pauvre Gilping, qui dormait paisiblement à quelques pas de là, ne se doutait guère en ce moment que deux de ses compagnons suspectaient sa loyauté. Effet inévitable du séjour prolongé dans ces sombres réduits sans prévoir la fin de cet envahissement, les caractères commençaient à s'aigrir.

Cependant les deux hommes avaient supporté leur part de fatigues, et bientôt ils ne purent résister au besoin de prendre un peu de repos. Ils s'allongèrent sur le sol, l'un à côté de l'autre, se servant du même fragment de roche pour appuyer leur tête, et l'on entendit bientôt plus, dans la profonde excavation, que la respiration égale des quatre fugitifs endormis.

A ce moment, d'une excavation voisine, mais entièrement en dehors du rayon de lumière produit par le fanal que Laurent avait déposé près de lui, émergea lentement, par un mouvement si insensible qu'aucun de nos quatre personnages, même éveillé, n'eût pu s'en apercevoir, une tête de sauvage australien affreusement peinte en guerre et dont la teinte se confondait merveilleusement avec celle des roches voisines.

Après avoir observé attentivement chacun des dormeurs, le sauvage s'allongea lentement sur le sol et se mit à ramper dans la direction des fugitifs, en ayant soin de rester dans les limites de la ligne d'ombre.

Entièrement nu pour que son corps, sans doute, se confondit mieux avec la nuance du sol, il ne possédait pour toute arme qu'un long couteau de chasse, de fabrication américaine, qu'il portait entre les dents.

Quel était son projet ?

Poignarder l'un après l'autre les quatre hommes ?

Un pareil acte était d'une témérité à ce point audacieuse qu'il était impossible de l'admettre.

Pour mieux dissimuler sa présence, il glissait le long de la muraille du rocher, du côté même où nos pionniers dormaient. Bientôt il se trouva près de Laurent, et le but qu'il se proposait d'atteindre se dessina immédiatement par un geste qu'il fit dans la direction du fanal ; mais, près de s'en emparer, il s'arrêta subitement, sembla réfléchir quelques instants en regardant alternativement chacun des dormeurs, puis il reprit le chemin qu'il venait de parcourir et disparut dans la crevasse latérale qui lui avait donné passage.

On peut supposer que, chargé d'enlever la lumière qui guidait les fugitifs dans le souterrain, il s'était subitement aperçu que chacun d'eux possédait un fanal, bien que celui de Laurent seul fût allumé, et que, dans l'impossibilité où il se trouvait de les enlever tous, il avait préféré se retirer pour aller en délibérer avec ses complices plutôt que de révéler sa présence et de mettre les blancs sur leurs gardes, résultat naturel de la soustraction d'un seul fanal, ce qui, en outre, ne lui faisait pas atteindre le but qu'il s'était proposé.

L'indigène venait à peine de disparaître qu'Olivier s'éveilla ; ses membres délicats n'étaient pas encore habitués à se reposer sur la dure, et les courts instants de repos qu'il venait de prendre n'avaient fait qu'augmenter sa fatigue.

Peu à peu ses compagnons suivirent son exemple, et on se remit en route non sans un certain découragement. Gilping était grave et silencieux. Laurent songeait à son maître, qui ne se tenait plus debout que par un miracle de courage ; seul, le Canadien, habitué à la rude existence du trappeur et du batteur de buisson, était aussi frais et aussi dispos que s'il n'eût fait autre chose depuis huit jours que de chasser le long du Red-River.

Mais dans cette terrible situation le courage individuel n'avait que faire, et tel qui eût affronté vingt fois la mort sur un champ de bataille n'eût pas résisté à une sorte d'affolement nerveux causé par l'isolement et l'incertitude du moment où finirait cette course aventureuse.

Cependant, la boussole de Gilping n'indiquait pas que l'on s'éloignât de l'excavation centrale dont le géologue avait à peu près relevé la position, grâce à la direction presque constamment régulière de la première fissure qu'on avait suivie, mais elle n'accusait point non plus une marche directe vers ce but si ardemment rêvé. Il semblait, au contraire, que l'on traçât

autour de lui une grande ligne circulaire, sorte de tourbillon tracé par la lave avant de se réunir au point central, affectant la forme plongeante d'une spirale en coquille d'escargot dont la grande crypte eut été le centre inférior.

Si ce calcul était fondé, le succès n'était plus qu'une question de patience, et l'on devait forcément atteindre l'extrémité de cette spirale, où les matières en fusion, s'étant accumulées, avaient, par la dilatation de leurs vapeurs, produit cette immense soufflure que Gilping avait appelée la *Salle aux mille colonnes*.

Mais combien de temps allait-on encore tourner autour de cet axe insaisissable qui semblait se jouer de tous les efforts des malheureux ? Nul ne pouvait répondre à cette question, et c'est pour cela que le découragement était peu à peu entré dans l'âme des fugitifs.

Et cependant on continuait à marcher... à marcher avec rage. Olivier, les pieds ensanglantés à force de parcourir un sol inégal, garni de pointes de roches, n'avancait plus que soutenu de chaque côté par son fidèle Laurent et le Canadien ; mais il ne proférait pas une plainte et refusait absolument de s'arrêter de nouveau.

On finit par atteindre une excavation assez vaste dont les murs miroitaient comme du cristal teint en noir ; il y avait certainement eu là accumulation de matières en fusion dont la concentration avait fini par acquérir une force de projection énorme ; car les parois, largement fendues en trois endroits différents, indiquaient qu'un seul passage n'avait pas suffi à l'écoulement des gaz et des vapeurs accumulés ; mais laquelle de ces trois nouvelles routes qui s'ouvraient devant eux les fugitifs devaient-ils prendre ? Ne risquerait-on pas encore de s'engager ou d'aboutir à quelque insondable abîme que l'on fût incapable de franchir ?

On s'était arrêté forcément pour délibérer.

Le Canadien prit immédiatement la parole et, d'un ton d'autorité que ses compagnons ne lui avait pas encore vu prendre avec eux, il leur fit connaître son opinion.

—La science est une belle chose, dit-il, mais enfin elle ne peut donner des yeux assez perçants pour traverser ces blocs de rochers au milieu desquels nous sommes ensevelis. Nous pouvons marcher encore des heures, et peut-être des jours sans obtenir d-résultat ; je demande donc que chacun ici émette son avis, que l'on vote à la majorité sur chaque projet soumis à notre appréciation, et qu'après nous nous engageons tous sous serment à exécuter celui qui aura obtenu le plus de voix en sa faveur.

—A quoi bon, mon cher Dick, ces formes solennelles ? Ne sommes-nous pas disposés tous à exécuter le plan qui nous paraîtra le meilleur ? Notre intérêt est tellement solidaire et les circonstances sont si graves qu'aucune mesquine question d'amour-propre ne saurait nous diviser.

—Je tiens à mon idée, monsieur le comte ; permettez-moi d'insister, répondit le Canadien, avec une respectueuse fermeté.

Laurent qui avait immédiatement compris où son ami Dick voulait en venir, n'attendait que l'occasion de se prononcer pour approuver le projet proposé.

Son maître la lui fournit immédiatement en lui disant :

—Et toi, mon brave Laurent, que penses-tu de ce que notre cher compagnon vient de nous dire ?

—Avec votre permission, monsieur le comte, je suis entièrement de son avis.

—On dirait un complot, fit en souriant le jeune homme, qui, croyant plaisanter, ne se doutait pas de sa clairvoyance.

—Je ne vois pas de motifs pour refuser de vous satisfaire, M. Dick, fit à son tour Gilping ; seulement qui nous départagera si nous sommes deux contre deux ?

—Le sort, fit le Canadien, si le raisonnement ne suffit pas à nous mettre d'accord.

—Allons, il faut se rendre, fit Olivier, qui se forçait un peu pour conserver un air de bonne humeur qui n'était pas dans son cœur. Je m'engage donc, mon cher Dick, à exécuter, pour ma part, toute décision de la majorité.

—J'ai dit sous serment, monsieur le comte, insista le Canadien.

—Voyons Dick, pourquoi ces façons singulières ? fit Olivier, devenu sérieux.

—Monsieur le comte, répondit le vieux trappeur, d'un ton suppliant, le fils du capitaine Lefaucheur ne peut tromper le petit-fils du colonel de Lauraguais d'Entraygues. Vous savez que je suis prêt à donner ma vie pour vous... C'est une prière que je vous adresse ; vous me rendrez si heureux !

Et une larme vint perler sous les cils du vieux coureur des bois.

—Pardonnez-moi, Dick, fit le jeune homme, ému ; pardonnez-moi si je vous ai causé quelque peine ; croyez bien que la pensée ne m'était pas venue de me défier de vous. Tenez, mon ami, si cela peut vous satisfaire, voici mon serment : Moi Olivier de Lauraguais d'Entraygues je jure sur l'honneur d'exécuter sans résistance...

—Sans réflexion, ajouta Dick.

—Quoi ! même cela ? Soit, —sans réflexion toute décision qui sera prise à la majorité des voix ou qui, en cas de partage, aura été tranchée par le sort... Est-ce cela ? Êtes-vous content ?

—Oui, monsieur le comte.

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main dans laquelle le Canadien mit toute son âme.

Puis ce dernier, se retournant vers Laurent, lui dit rapidement à voix basse :

—Monsieur le comte est sauvé.

Gilping, Dick et Laurent répétèrent alors la même formule qu'Olivier.

—Maintenant, mon cher Dick, fit le jeune homme, vous allez nous faire connaître votre projet ou, mieux, votre plan ; car il est certain — la façon dont vous venez de vous exprimer le prouve — que vous en avez élaboré un.

—Je désirerais ne parler que le dernier, répondit le Canadien, car si quelqu'un d'entre nous avait conçu quelque chose de plus pratique, de plus facile à exécuter, je m'y rallierais volontiers.

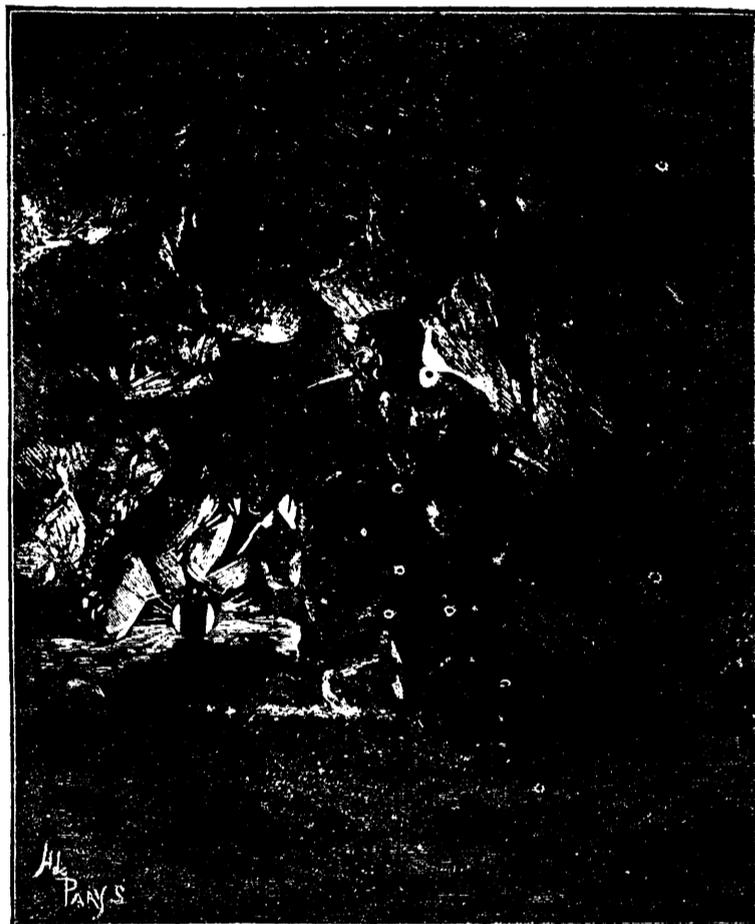
—Pour moi, je me récusé, répondit Olivier ; si le chemin que nous suivons ne doit pas nous amener à la délivrance, nous n'avons plus à attendre notre salut que du hasard ou d'un secours venu du dehors. Je suis prêt à continuer à marcher tant qu'il nous restera une bouchée de biscuit et la force de nous tenir debout. Je passe la parole à M. Gilping.

—Je ne puis rien conseiller autre que de continuer notre route ; nous suivons le même chemin que l'éruption volcanique qui a creusé ce passage ; nous devons finir par trouver une issue.

—Je n'ai rien à dire, fit simplement Laurent.

—Eh bien ! moi, intervint alors le Canadien, voici ce que propose : Nous sommes à bout de forces, à quoi servirait de le nier ? Voilà trente-six heures que nous marchons sans avoir pris un repos sérieux qui nous eût permis de réparer nos forces. Je demande donc d'abord que nous fassions ici même une station d'une demi-journée, au moins, consacrée entièrement au repos, du moins pour vous ; car, après une heure ou deux passées ici, je partirai pour mettre à exécution la première partie de mon projet.

—Cependant, Dick, permettez-moi...



Il tenait un couteau américain entre ses dents.—Page 37, col. 2

—Je vois votre objection, monsieur le comte ; elle est sans valeur ; je suis aussi frais et aussi dispos qu'avant notre entrée dans le kra-fenoua ! Toute ma vie s'est écoulée au milieu des forêts, dans la grande Prairie américaine et dans le Buisson australien, et cette existence m'a cuirassé contre la fatigue. Je partirai donc, vous laissant ici, pour explorer l'une après l'autre chacune de ces excavations qui s'ouvrent béantes devant nous ; si au bout d'une heure consacrée à chacune d'elle je n'ai pas trouvé d'issue sur le crypte centrale, nous partirons pour aller retrouver le petit tunnel dans lequel nous sommes déjà engagés avec Laurent, et qui correspond, j'en suis sûr, avec le point que nous cherchons.

—Je le crois comme vous, M. Dick, interrompit Gilping ; car, par sa position, il semble être un rayon de circonférence au centre.

—Votre opinion m'est précieuse, M. Gilping, car tout mon plan est basé sur ce fait. Je continue. Une fois là, nous tentons la sortie par cette petite fissure dans l'ordre suivant : Laurent d'abord pour éclairer la voie ; monsieur le comte ensuite, et moi en dernier lieu. A la sortie du tunnel vous serez deux pour me donner la main. Je n'ai donc pas à craindre de rester engagé. Une fois là, nous gagnons la crypte par le cours d'eau, et nous sommes libres.

—Quoi ! nous abandonnerions M. Gilping !...

—Nullement : c'est même le moyen de le sauver. Vous savez bien monsieur le comte, que je suis incapable d'une lâcheté.

—Oh ! Dick, je n'ai pas voulu...

LUIGI JACCOLIOT.

(A suivre)

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer**. Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un caractère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes, qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauvées en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxysmes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complètement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai un flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eût été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Prompt à agir, sûr de guérir.

PACIFIQUE CANADIEN

TRAINS SPECIAUX

POUR

COLONS ET LEURS MENAGES

QUITTEBONT

Carleton-Junction à 9.00 p.m. mardi, les 4, 11, 18 et 25 avril

1893

Pourvu que le nombre des colons et des effets soient suffisants.

Cette disposition de trains rapides est prise dans le but de donner aux nouveaux colons l'avantage d'accompagner et de voyager en même temps que leur bagages et approvisionnement.

Pour les colons qui désirent voyager sans bagages, des trains partent de Montréal à 8.45 p. m., chaque jour de la semaine avec des chais colons attachés.

Pour autres informations, lisez le pamphlet FREE FACTS, FARMS & SLEEPERS, qui sont donnés gratis sur application à l'agent de billets le plus proche, ou s'adresse aux

BUREAU des BILLETS à Montréal

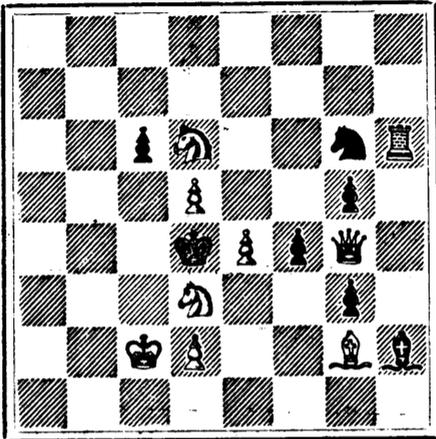
266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

No 90—PROBLEME D'ECHECS

Par M. Régis Roy, Ottawa.—Dédié à M. James B. Harkett, Ottawa.

Noirs—8 pièces



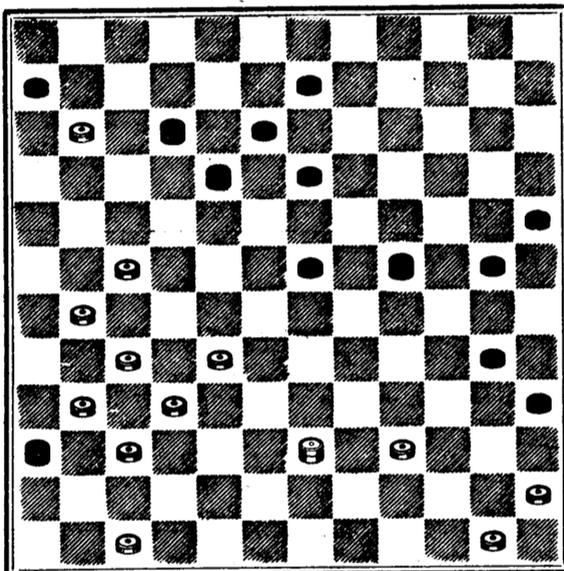
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 93.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Alfred Morin, Ottawa.

Noirs—13 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 91

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
29	23	34	30
47	40	30	69
43	37	62	51
67	61	69	43
68	62	55	57
53	48	15	54
71	65	54	48
32	25	43	46
70	63	19	45
63	63 gagnent.		

Solutions justes par MM. A. Morin, Ottawa; F. Vermette, J. B. Guy, Montréal.

Solution de l'énigme.—La lettre I.

Solution du logogriphe.—Les mots sont : Ironie, Ionie, Noi e, Roi, On, No. Solutions justes par Mlle Louisa Poitras, Lachine; Donat et David, Chicago; J. R. Legendre, St-Joseph, Beauce; Aimé Richer, St-Hyacinthe; Mlle O. Monette, Montréal; Tréfé Jacob, St Stanislas.

Solution du problème d'Echecs—No 89

Blancs	Noirs
1 C 6 R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

PRINTEMPS 1893

MARCHANDISES NOUVELLES

DANS TOUS LES DEPARTEMENTS

Au delà de 50 CAISSES de nouveaux manteaux viennent de nous arriver, et nous invitons les dames à faire une visite dès à présent dans ce département. Les plus hautes nouveautés de Paris, Berlin et Londres y sont maintenant en excoition, et nous pouvons assurer à tout visiteur la plus entière satisfaction.

MANTEAUX POUR FILLETES

Une spécialité

ETOFFES A ROBES

Ce département si avantageusement connu du public est maintenant rempli de nouveautés. Il faut visiter ce département pour en connaître les marchandises qu'il contient.

Département de nouveautés et menus effets

L'assortiment le plus grand et le plus complet qui puissent être vus en cette ville : Garnitures Nouvelles, Dentelles nouvelles, Rubans, Mouchoirs, porte-monnaies, collets, etc.

JOHN MURPHY & OIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

tel. Del. 2193

Federal Del. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE

Une machine à tricoter;

BON MARCHÉ;

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartré ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A 1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent



FATHER KOENIG'S NERVE TONIC
UN VRAI SUCCES.

Le Rév'd A. Antoine, de Refugio, Tex., écrit : "Autant que je puis le juger je crois que le Tonique Nerveux du Père Koenig est un vrai succès. Je souffrais d'une maladie nerveuse excessivement douloureuse, et ayant fait usage du Tonique je me suis guéri ; je suis bien encore comme autrefois."

CHUTE NIAGARA, ONT., 8 JANV. 1889.
J'ai commencé à faire usage du Tonique Nerveux de Koenig en mai 1888. Avant de prendre cette médecine j'ai fait usage de bien d'autres remèdes * * * mais je n'en éprouvais aucun bien, me sentant sans cesse lourd mentalement et physiquement. Je n'ai pas cette sensation avec le Tonique et je suis convaincu qu'en suivant un traitement avec ce remède je trouverai bientôt la santé. J. H. SMITH.

EAST GLENNVILLE, N. Y., 16 OCT. 1890.
J'ai fait usage d'une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig pour éourdissement et pour maladie de tête nerveuse. Tout ce que vous réclamez de votre fameux remède a parfaitement réussi, même plus. Je souffrais depuis un bon nombre d'années.
DAME P. HANCE.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Port Wayne, Ind., E. U. depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille ; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London, Ont. ; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué. ; La Roche & Cie, Québec.



LOBSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

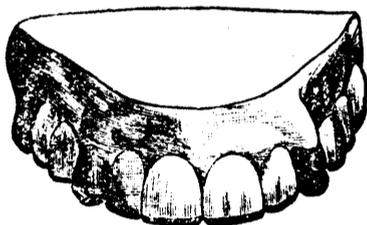
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveau procédé des américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles \$5 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

32199

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne de forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciaticque, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1132.

ROBILVARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. R. DU PÉ & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

A. LEOPRED J. **EMILE VANIER**
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

PIANOS ET ORGUES D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix généralement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTRÉAL Tel. Bell 0119

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
917 Rue des Comédiens, Montréal.